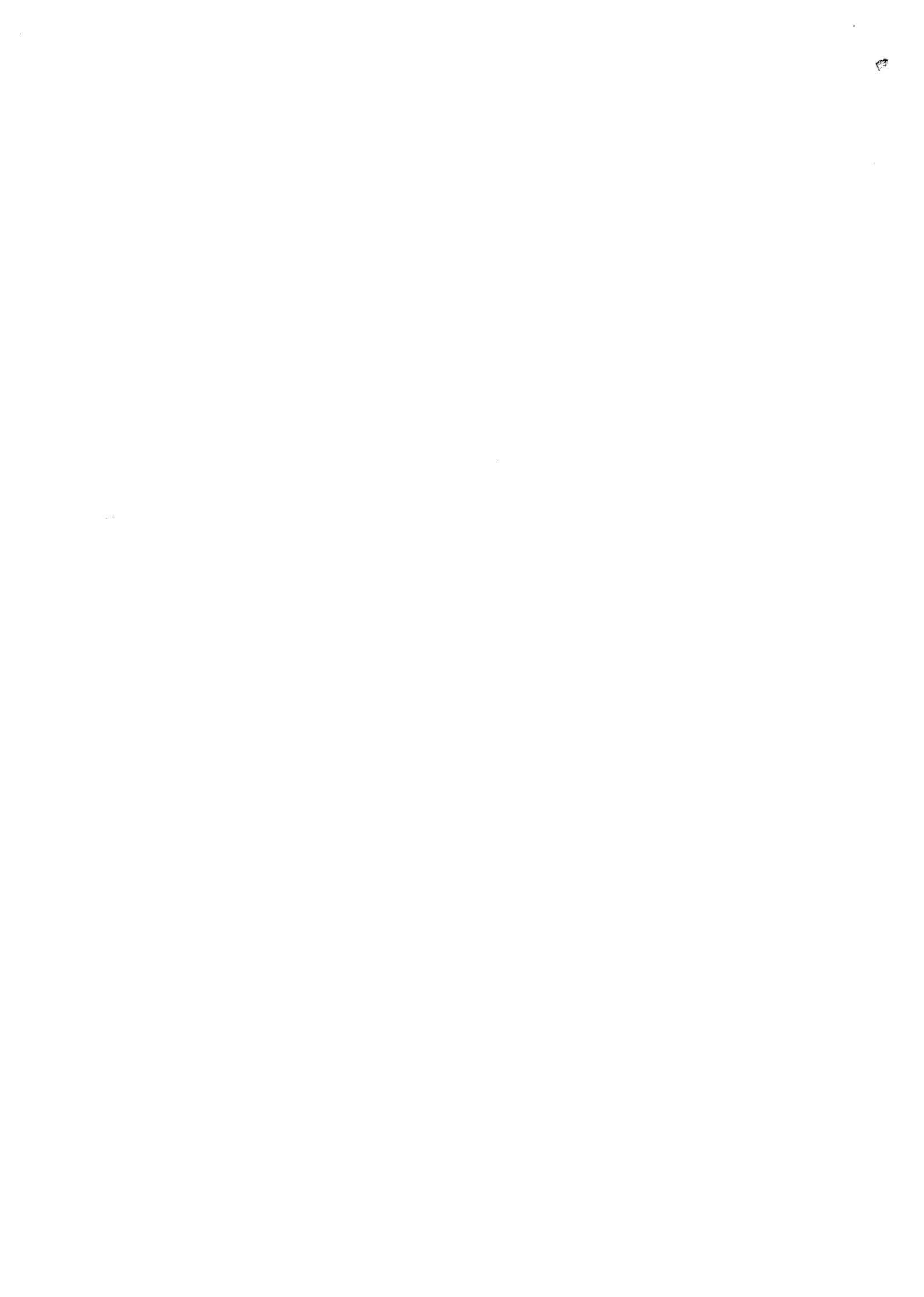


Mes Souvenirs

1922 - 1940

Marie de Becdelièvre, Comtesse Raoul de Guigné

Juin 1996



Avril 1996

Pâques est revenu ; une fois encore, la 97ème, Tonton a entendu l'appel renouvelé. Après un long hiver à la chambre, elle a pu se relever et elle a ouvert la porte du salon, carrefour de ses souvenirs où tant d'objets anciens éveillent sa mémoire.

Elle s'est surprise à songer : "à qui lèguerai-je ce fauteuil, telle commode ou le bureau ?" Des noms chers ont surgi, des visages se sont présentés, la vie recommençait.

Soudain tout s'est brouillé, les sourires se sont effacés ; morts, tous ils étaient morts et moi je demeurais, rescapée solitaire et désolée. L'angoisse m'emporta : "A quoi bon vivre encore !" Le décor familial fut le port où je trouvai la paix.

J'allais poursuivre les visages entrevus, les rappeler, il le fallait ; je dirais à Jean-Pierre, à tous les miens, la joie de vivre que j'ai connue autrefois avec ceux que j'aimais.

J'ai déjà raconté l'enfance de Tonton ; maintenant, je revois la jeune femme des années "d'avant-guerre" ; elle se marie, s'installe dans la vieille maison de la Blanchardière, elle apprivoise bourg et campagne des Sorinières avec Raoul de Guigné son mari.

La guerre était finie, Tonton avait 20 ans, Yvonne 30, Marthe 27, Simone 24, Annick allait sur ses 15 ans. Marthe avait des soupirants à la pelle mais ne se décidait pas ; il est vrai qu'après l'hécatombe de 14-18, les jeunes hommes qui en valaient la peine se faisaient rares.

La timide Tonton n'avait connu que l'épisode Christian de Russy, révélé par l'indiscrétion de Simone ; son expérience était bien courte.¹

A Poitiers, pendant les hostilités, elle avait vécu des jours vivifiants mais souvent sans gaieté. Les distractions étaient rares : Amaury, le cousin si joyeux avait quitté la ville pour mourir sur le front en 1916 ; elle allait jouer souvent avec ses petits cousins du Réau dans le jardin de la tante de Saint-Marsault et parcourait les allées sur de hautes échasses. Rue Arsène Orillard la vie était stricte et se partageait entre l'ouvroir pour les soldats et de longs moments à l'église en neuvaines ou prières.

La guerre terminée, c'est à Tréguel que la jeune fille s'amusa le plus, entre bridges, tennis, pique-nique en compagnie des Aymer et tous les jeux de table dont bien sûr les échecs qu'elle pratiquait depuis l'enfance.

A Nantes, la vie mondaine avait repris ; cocktails et bals nous plaisaient follement malgré l'étroite surveillance qui s'exerçait. Tonton adorait danser quand on l'invitait mais les demoiselles de Becdelièvre étaient à inviter par quatre à la fois !

Issue d'une bonne famille, elle se distrait innocemment et sans questions quand la rencontre fortuite d'une jeune femme et d'une demoiselle plus âgée bouleversèrent sa vie et la guidèrent vers un avenir dont elle ne savait rien.

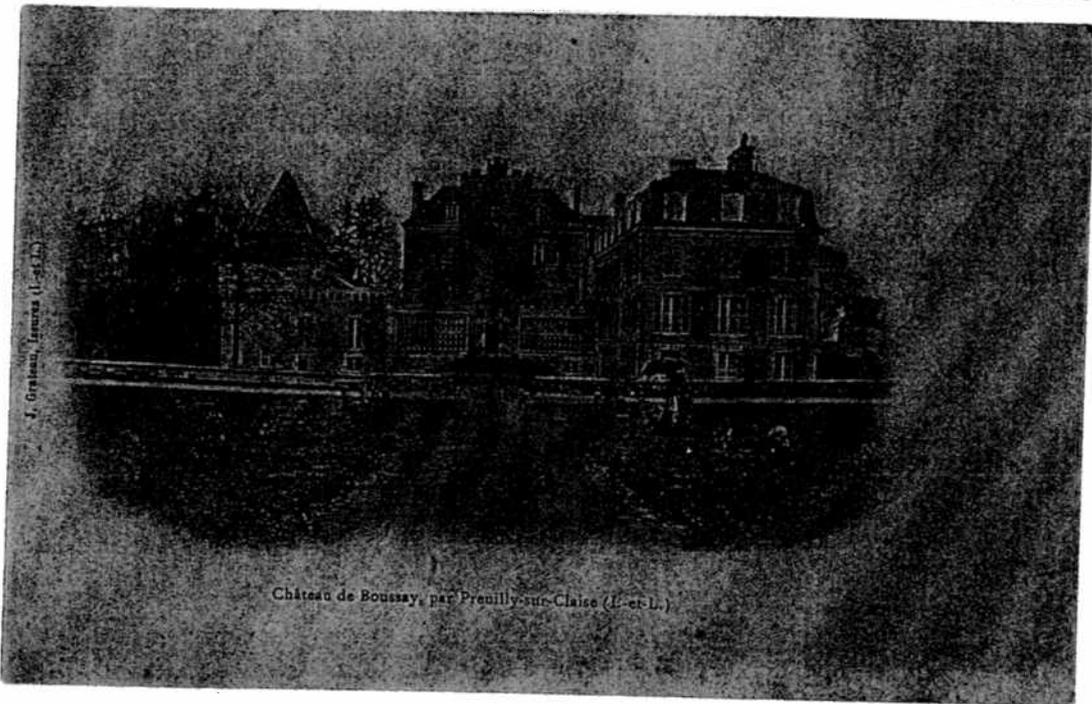
Il faut se représenter une jeune fille des années 20, n'ayant pas de frère et ne fréquentant de garçons que ses cousins qu'elle voyait une fois l'an pendant un mois peut-être. Bien sûr, à 21 ans, elle connut son beau-frère, André de la Fouchardière qui avait épousé Marthe en 1920, mais André avait bien 30 ans et était fort taquin. Pendant toute son adolescence cette jeune fille avait été chaperonnée par une institutrice qui ne la quittait guère.

Quand nous étions à Poitiers pendant la guerre, elle était adolescente et parfois des jeunes gens la suivaient. Elle hésitait entre la coquetterie et la fuite ; les garçons qu'elle croisait souriaient, faisaient des réflexions sur son charme ; Mademoiselle Ohmann s'agitait et faisait preuve de beaucoup d'imagination pour écarter les importuns. Dès que nous étions inquiétées, elle me poussait dans la première boutique venue ; elle avait même découvert derrière la Préfecture un petit jardin réservé aux enfants et à leurs nurses ; elle m'y entraînait et m'installait entre quelques nourrices aux bonnets tuyautés ornés de larges brides. Quand les jeunes gens voulaient entrer, elle jetait un regard implorant vers les gardiens du petit square et tout rentrait dans l'ordre.

¹Cf. 1ère partie des "Souvenirs" p. 62.



CHALANDRAY (Vienne) — Château de Treguel (Côté Nord)



Château de Boussay, par Preuilley-sur-Claise (L.-et-L.)



Tonton et les demeures de sa jeunesse

lle Ohmann, sa mère était toujours présente, le. A Nantes, un petit fait lui fit redoubler de les quand vint à manquer je ne sais quel saint Clément se le procurer. Celle ci, au ons qui voulurent l'embrasser ; soudain le grand coutelas ; menaçant, il s'adressa aux Mademoiselle Tonton tranquille !" L'histoire fit le un petit drame rue Sully. La jeune fille fut encore

La familiale était gaie, pure, saine mais très protégée ; une jeune ne avait de la difficulté, en certains domaines, à discerner le bien du en présence d'un jeune homme charmant et attentionné qu'aurait-elle pu ans de telles circonstances on peut se dire que le mariage est une loterie car, vraiment le vouloir, on se compose un personnage. Tonton eut vraiment de la eine de tomber sur un homme bien ; elle eut été incapable à 20 ans de distinguer entre un bon et un mauvais sujet.

Je me souviens très bien ; ce matin-là, rue Sully, elle se trouvait au pied des marches du couloir entre la chambre d'Yvonne et celle de Marthe ; sa mère l'arrêta : "Ma petite fille, il faut que je te parle de choses très sérieuses" - "De quelles choses, maman ?" - "De choses sur le mariage" - "Oh maman, c'est inutile, je suis au courant de tout, je sais tout". Tonton ne savait rien, ne savait pas ce que c'était qu'un homme, ignorait tout du mariage mais ne voulait rien apprendre par sa mère qui elle-même fut bien soulagée de ne pas devoir expliquer.

A l'époque les jeunes filles de notre milieu étaient trop ignorantes ; aujourd'hui c'est terriblement le contraire ; on dirait que tout est fait pour entraîner au dévergondage ; il suffit de voir tous ces divorces de gens qui ont vécu trois ou quatre ans ensemble avant de se marier, soi-disant pour mieux se connaître ; ils se sont eux aussi, pendant ces années, composé un personnage, puis mariés, ils ont abandonné la petite comédie, laissé tomber le masque et révélé la vérité sans fard.

Que faire ? Je ne sais pas, en tout cas rien de vulgaire. Bien des années après son mariage, Tonton voulut lire un livre dont tout le monde bien pensant parlait et se gargarisait, "Corps et âmes" de Maxence Van der Mersh ; elle commença la lecture et déposa le livre ; quelle horreur ! un tel réalisme est insupportable.

De toutes les filles, ce fut Tonton qui se maria la plus jeune, à 23 ans. Elle rencontra Raoul de Guigné en juin 1922 ; ils se fiancèrent en juillet et se marièrent le mardi 17 octobre ; tout fut mené en 100 jours ! Assurément, ce ne fut pas un mariage d'amour !

Raoul avait 27 ans et était le plus jeune de trois garçons ; il avait perdu son père l'année précédente et vivait chez sa mère à Paris et Cannes. A Cannes il avait un ami, Louis Heurtaud, qui fut un as de l'aviation en 14-18 et dont la soeur Anne avait épousé à Nantes en Juillet 1914 un Monsieur de la Rochefordière ; celui-ci fut tué, n'ayant vécu que trois ou quatre jours près de sa femme. Anne avait une petite fille de santé fragile qui, plus tard, devint Madame de Saint-Albain.

Anne était infirmière ; elle avait fait ses études sous la direction de Mademoiselle Yvonne de Boceret pour qui maman avait une grande considération qui était aussi amie de mes soeurs aînées. Yvonne était fille d'un aveugle (il a perdu la vue à 30 ans) ; Monsieur de Boceret vivait tout près de la maison, quatrième étage de l'immeuble qui fait le coin de la rue Saint-Clément et de la place Louis XVI ; il avait été ruiné par la soeur d'Yvonne et habitait un minuscule appartement. Il prétendait qu'il lui était facile de découvrir les dimensions de la pièce où il pénétrait uniquement par le son de la voix, ou encore de dire d'une femme qu'elle était blonde ou brune en l'écoutant parler.

Il se rendait fréquemment à Guérande où il aimait à se promener sur le remblai ; il avait compté avec précision tous ses pas, évitant ainsi les bornes et une profonde dénivellation qui longeait sa promenade. Un jour, il entendit un bruit de canne et reconnut la démarche hésitante d'un autre aveugle. Ils lièrent connaissance et ils poursuivirent leur marche l'un près de l'autre, Monsieur de Boceret assurant son nouvel ami de sa parfaite connaissance des lieux. Seulement, pris par la conversation, il oublia de compter et ils se retrouvèrent l'un et l'autre au fond du fossé. Yvonne racontait en riant l'aventure, ajoutant que son père avait été profondément mortifié.

Devenue infirmière à Paris, Yvonne revint à Nantes, diriger l'école d'infirmières à l'Hôtel-Dieu et créa le service anti-tuberculeux ; plus tard, je nouai des rapports étroits avec cette femme d'exception.

Un jour, Yvonne de Boceret dit à Anne : "Je connais une jeune fille charmante, Tonton de Becdelièvre" et ne tarit pas de compliments. Anne répondit : "Je connais un garçon remarquable, Raoul de Guigné qui... et qui..." Elles décidèrent donc qu'il fallait organiser une entrevue et en parlèrent à Marthe, mariée depuis un an. Marthe accepta et dit aussitôt : "Il ne faut pas que maman soit présente sinon Tonton si timide, perdra tous ses moyens". Tout fut mis en place et maman avertie : "Maman, ne venez pas". Pauvre maman !

En juillet 1922, Tonton et Raoul se rencontrèrent dans un petit restaurant des bords de Loire, quelque chose comme "Les trois corbeaux". Yvonne et Anne se trouvaient là ainsi que Marthe et André tout joyeux. Je me souviens qu'au cours du repas des artichauts avaient été servis et Raoul ne savait comment s'y prendre ; chacun regardait l'assiette de son voisin ; c'était très drôle.

L'après-midi tout le monde se rendit à Valette où Anne possédait une petite propriété. Les jours suivants Raoul fut reçu chez Marthe et André. Je me rappelle un déjeuner à la Chevrolière début juillet ; ce jour-là Raoul déclara à Tonton qu'il l'aimait et lui glissa au doigt une bague qu'il tira de sa poche ; c'était une bague bleue, sûrement pas d'une valeur folle mais très jolie : il avait ainsi l'impression que Tonton devenait sa propriété ; elle, plus timide que jamais, cachait la pierre aux regards en tournant le chaton tant elle craignait les réflexions et les questions. Je n'ai plus cette bague qui me fut volée 40 ans plus tard.

Raoul fut accueilli rue Sully avec enthousiasme par la mère de Tonton qui lui trouva toutes les perfections, avec plus de distance par son père qui, jamais je crois, n'apprécia Raoul à sa juste valeur. L'un et l'autre étaient de tempérament réservé et en vis-à-vis le sont restés. Raoul aimait sa belle-mère à tel point qu'il me



Sous-lieutenant Raoul de Guigné, après la guerre.
Treguel 1922 : Tonton
Treguel 1922 : fiançailles



Yvonne à Boussay habillée en nourrice.
Une nourrice de la famille, semblable à celles de Poitiers.

dit un jour : "Tu sais, je crois que j'aime encore mieux ta mère que la mienne" ; il y eut toujours complicité entre eux.

Les fiançailles furent célébrées à Tréguel et ce jour-là, je reçus une vraie bague de fiançailles que j'ai toujours au doigt.

Un matin, arriva la première lettre de Raoul. Le courrier, chaque jour, était porté dans la chambre de maman qui, de santé fragile, restait tard au lit. Ce matin-là, elle me dit en triant le courrier : "Tiens ! une lettre pour toi, je crois qu'elle est de Raoul ; tu permets ?" Et sans attendre la réponse, elle ouvrit et lut.

Pendant l'été, Raoul fit deux séjours à Boussay en ma compagnie, et celle de maman bien sûr !

Raoul avait commencé ses études dans une institution privée à Cannes ; il y fit du cheval et devint un excellent cavalier alors que son frère Robert ne pouvait tenir en selle : dès que ses fesses se posaient, on avait l'impression qu'un ressort les projetait en avant ! Il joua au tennis avec talent mais prit du retard dans ses études. Il partit enfin pour Paris et passa son baccalauréat à Saint-Louis de Gonzagues, rue Franklin, en 1914 à 19 ans.

Littéraire (il avait obtenu les prix de français et de philosophie), il aurait aimé se diriger vers la diplomatie. La guerre brisa le projet.

Sitôt le bachot passé, il partit pour Sénéjac près de Bordeaux chez son parrain, oncle Christian de Guigné, où il retrouva sa mère et ses deux frères Jean et Robert qui allaient être mobilisés et termineraient la guerre l'un et l'autre dans l'aviation, Jean comme pilote, Robert comme observateur.

Quelques mois plus tard, aux premiers jours de 1915, Raoul s'engagea comme simple soldat. Il fut envoyé à Beauvais dans une unité d'artillerie montée sous les ordres d'un cousin, le colonel de la Bathie ; dans cette garnison, il fut reçu chez Madame de Dampierre ; il aimait évoquer le souvenir du vieux maître d'hôtel qui l'encourageait à se servir abondamment, se doutant que la cuisine du régiment ne valait pas grand chose.

Raoul était alors un garçon gros et fort doué d'un solide appétit ; il était sportif mais habitué à une vie confortable, au chauffage central, au luxe. Dans le bel appartement de ses parents, avenue Kléber, il était servi par un maître d'hôtel, un cuisinier, un chauffeur, un valet de pied, une femme de chambre. Dans sa famille, on ne comptait pas les puissantes limousines dès 1900 et il était habitué aux voyages vers les propriétés familiales à "La Cour" à Annecy chez son oncle Paul, à "Roche fleurie" à Cannes, dans le Bordelais à "Sénéjac" chez oncle Christian ou à "Agassac" chez sa tante de Floris... Il n'avait pas reçu, comme Tonton, une éducation spartiate.

Après Beauvais, il fut envoyé à Fontenaibleau puis au front. Il gagna ses grades un à un et termina la guerre sous-lieutenant. Jamais il ne se plaignit mais ce fut une période difficile de longues marches qui n'en finissaient pas à dos de cheval

mais plus souvent à côté ; il arrivait, disait-il, que le cheval dorme en marchant et que son cavalier près de lui marche en dormant ! Epuisé, il maigrit énormément : l'un de ses reins descendit, s'infecta, ce qui fut à l'origine d'accidents de santé répétés qui débutèrent trois ans après notre mariage. Il appartenait à une génération sacrifiée.

Raoul a gardé des images effrayantes de la guerre de tranchée, de Verdun surtout : l'odeur épouvantable des cadavres, les cris des blessés qui gisaient entre les lignes et qu'on ne pouvait secourir, les rats énormes qui couraient sur les corps, les poux... Il avait vu la mort sous son aspect le plus horrible et repoussant.

A Verdun, il eut beaucoup de chance ; officier observateur, il contrôlait le tir des canons de 75 de sa batterie ; son poste de guet était une ruine qu'il fallait escalader pour regarder par le trou laissé par une pierre tombée. Il était à son poste quand une voix l'appela : "Mon lieutenant je dois faire une observation, j'en ai pour quelques minutes" ; un soldat attendait plus bas ; Raoul descendit : "Cinq minutes, pas plus !" Au bout d'un moment, il s'écria : "Dites, les cinq minutes sont passées". Personne ne répondit ; il monta, le soldat était mort, une balle entre les deux yeux.

Une autre fois, revenant vers sa batterie, il ne retrouva qu'un trou, un énorme cratère ; tous ses camarades étaient morts.

Quand il revenait à Paris en permission il retrouvait sa mère, toujours aussi mondaine, recevant comme au temps de paix. Un soir, rentrant du front, il arriva rue Kléber où était servi un grand dîner ; il se lava, se changea et rejoignit à table les invités. Rendu maladroit il renversa son verre sur la nappe et s'exclama : "Merde, oh ! merde !...", devant sa mère ahurie qui n'avait jamais entendu un tel mot dans la bouche de ses fils.

Pendant ce temps à Poitiers, la mère et les soeurs de Tonton passaient leur temps dans les hôpitaux...

Deux fois cité¹, Raoul fut décoré de la Croix de guerre mais par la suite ne réclama rien, ni la Légion d'honneur ni même la simple médaille des engagés ; il eut fallu demander ; moi, je sais qu'il eut aimé qu'on les lui offre ! Tout le monde n'a pas les mêmes scrupules ; ainsi, dans le Choletais, nous avons des voisins qui avaient droit au titre de Duc d'Empire ; leur père disait : "Je suis marquis du roi, duc de Bonaparte jamais !" Son petit-fils n'eut pas cette réserve et fit étalage du titre de duc !

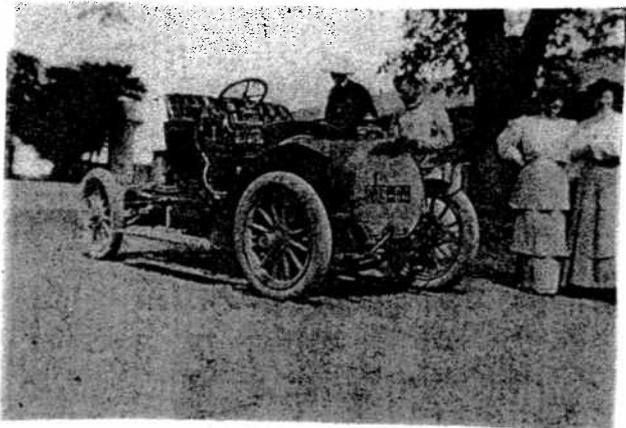
Toujours en première ligne, Raoul ne fut jamais blessé, non plus que ses frères ; mais dans sa famille que de morts ! cinq de ses cousins germains tombèrent pour la France : Jacques de Guigné, deux Floris, un Cornulier et son seul cousin germain roumain, le fils du prince Constantin le frère de sa mère.

¹8 Avril 1918 : bataille de Coucy le Château

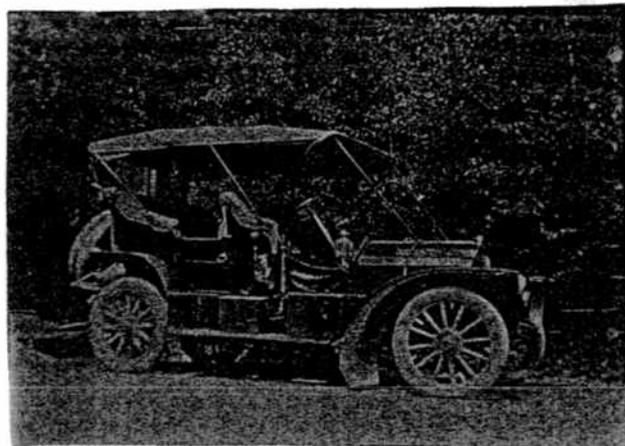
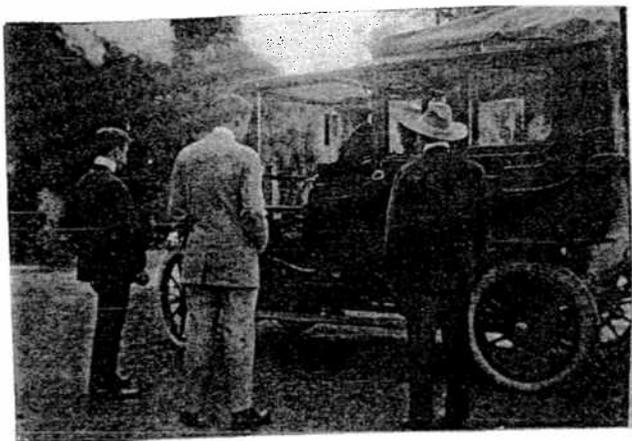
8 Octobre 1918 : bataille de Champagne

Dates des actions récompensées au 28ème Régiment d'artillerie

Cf. annexe.

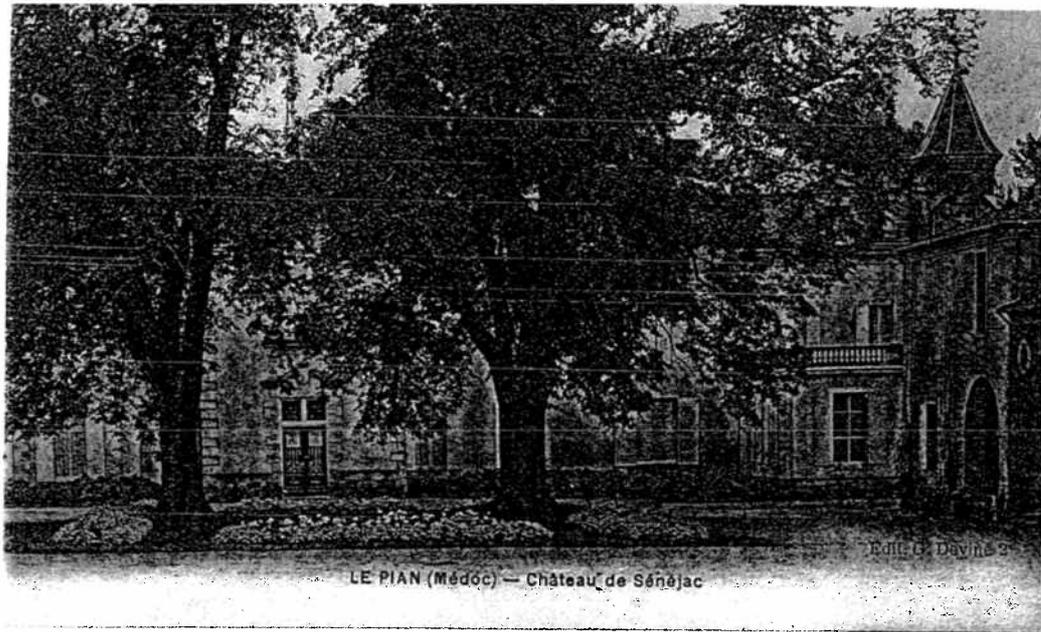


- Raoul enfant à "La Cour"
- Raoul enfant à "Roche Fleurie"
- Vers 1905 : 2 photos de la "Pilain" des parents de Raoul avec sa mère à côté



Les voitures de la famille de Raoul

- La "Mors" d'oncle Paul (au volant)
- La "Lorraine-Dietrich", 60 HP, d'oncle Constantin Plagino
- La "12-16 Delahaye"
- La "Buire"
- La "Brasier"

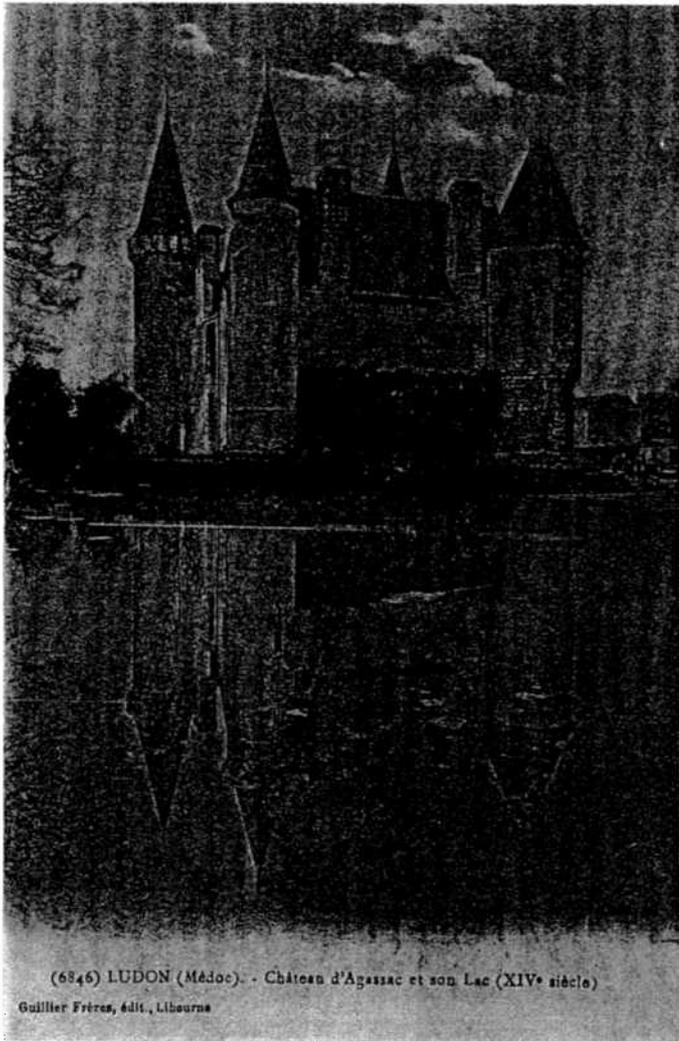


LE PIAN (Médoc) — Château de Sénéjac

Edit. G. Davin 3



LE PIAN (Médoc) — Château de Sénéjac



(6846) LUDON (Médoc) - Château d'Agassac et son Lac (XIV^e siècle)

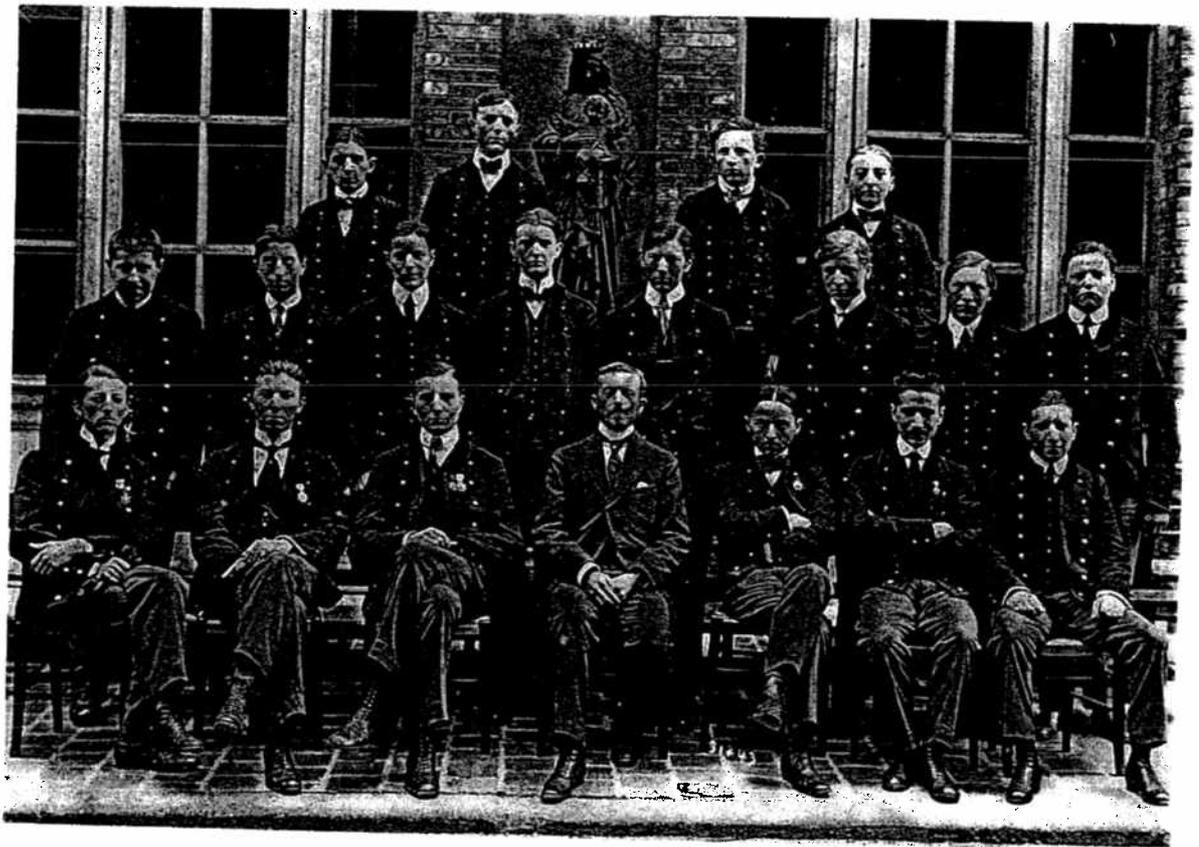
Gaillier Frères, édit., Libourne



- "Sénéjac" chez oncle Christian
- "Agassac", chez les de Floris
- "La Cour" à Annecy vers 1900, chez oncle Paul.



"Roche Fleurie" à Cannes, propriété des parents de Raoul
- la villa
- le jardin
- vue sur la mer



A. M. D. G.
 ECOLE LIBRE SAINT LOUIS DE GONZAGUE (PARIS)

Congrégation de Marie-Immaculée
 1910-1911

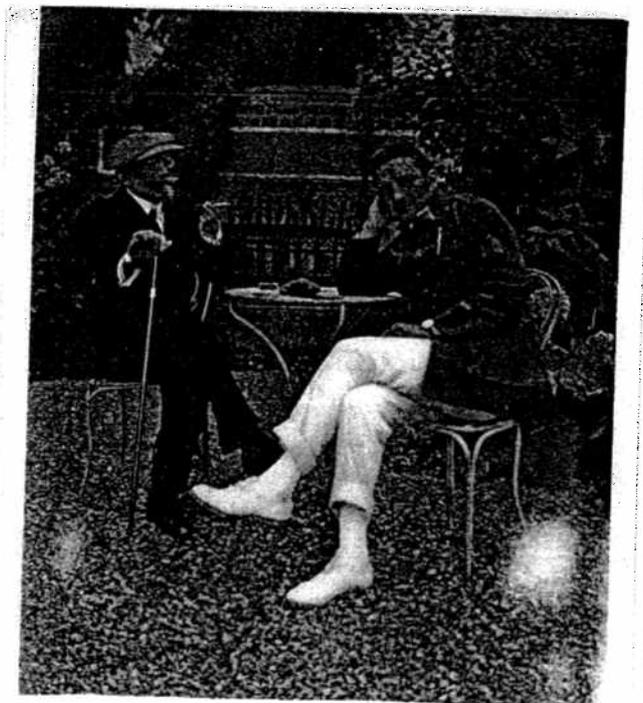
R. P. JAUD, Recteur de l'Ecole
 P. G. L. DE LA CHAPELLE, Directeur de la Congrégation

Préfet : Paul VÉZINET
 Assistants : Henri DU PAYRAT
 Jean SAULNIER
 Secrétaire : Léon COLIN DE VERDIÈRE

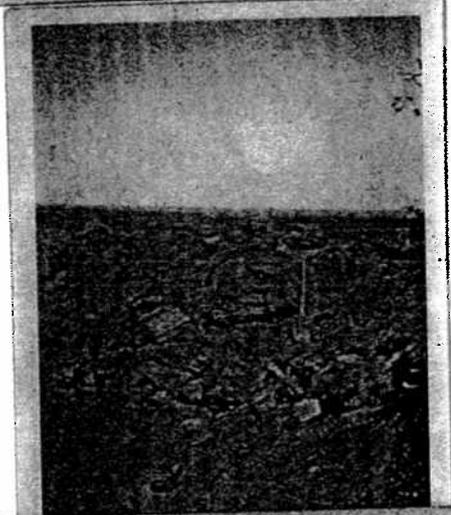
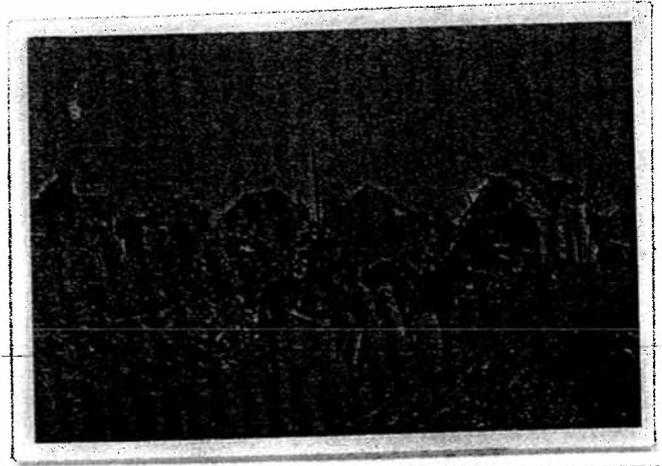
Congréganistes

Charles DE BASTARD	Pierre LEJAY
Maurice BODINIER	Jean LEVIEZ
Guillaume DE BONALD	Jean MARRET
Paul BORIAS	J. MERVEILLEUX DU VIGNAUX
René BOURCERET	Bernard DE MONTI
Jan CHODZKO	G. DE POLÉON ST-GEORGES
André DUGAS	Charley REILLE
Joseph DURAND	André DE RIBES
André FÉASSE	Paul ROSSET
Guy DE FOUCAUCOURT	Jean ROSTAN D'ANCEZUNE
Jean DE FOUCAUCOURT	Jean DE SOUCY
François GAUTHIER	Pierre DE SOUCY
Raoul DE GUIGNÉ, Cons¹ier	Paul TAVERNIER
FF. DE LA CHAPELLE, Cons ¹ ier	Jacques DE TOURNEBU
Sost DE LA ROCHEFOUCAULD	Jean TOURTEAU
Michel LEJAY	Jean VALETTE

Raoul avant le mariage : 1914 : St Louis de Gonzague : Raoul à droite au premier rang
 1912 : Grandes manoeuvres de l'Ouest : Albert Buysens,
 chauffeur des de Guigné, Raoul (17 ans),
 Jean au 7ème Rgt de Dragon, Robert.
 1914 : Raoul congréganiste.



Raoul pendant la guerre :
- engagé
- 1918 : sous-lieutenant à la gauche du capitaine.
- 1919 : Raoul et son père à Villerville.



- Raoul pendant la guerre :
- "On casse la croûte en attendant qu'un pont soit réparé"
Raoul, au centre, casqué.
 - 1918 : Banogne-Recouvrance (Raoul à cheval au fond)
 - 1918 : Anciennes premières lignes allemandes
 - 11 novembre 1918 : "l'ancien Kasino des Boches" où
Raoul (2ème à partir de la droite) vient d'apprendre
l'armistice
 - Mai 1919 : fête à Vergaville (Moselle) : le sous-lieutenant
R. de Guigné est au premier rang entre deux jeunes filles.



DINER

du 16 Octobre 1922

BISQUES D'ÉCREVISSES

CRÈME DE LAITUES

LUBINE SAUCES MOUSSELINE ET JOINVILLE

QUARTIER DE CHEVREUIL MONTMÉDY

DINDES FARCIES TRUFFÉES

CROUSTADES CHARVIN

CÈPES A LA BORDELAISE

ARTICHAUTS A L'ITALIENNE

COMTESSE MARIE

BOMBE JAPONAISE

CRÊPES SUZY

DESSERT

VINS

CHATEAU MYRAT 1916

MÉDOC ET VALLET EN CARAFES

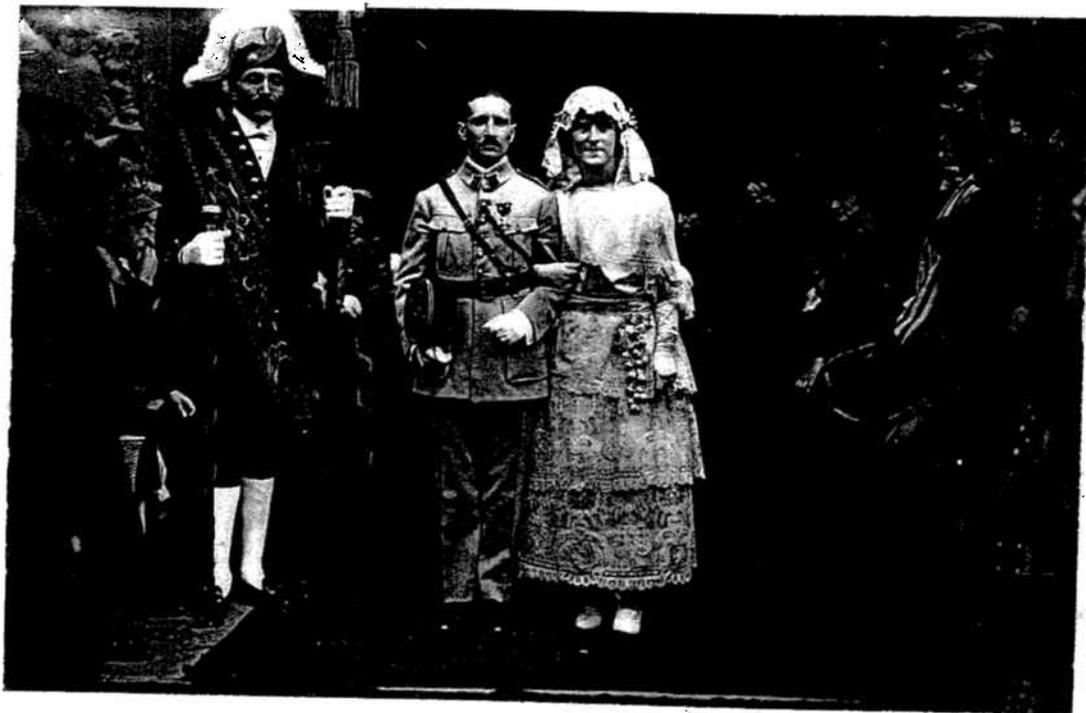
LAFITTE CANTELOUP 1906

NUITS SAINT-GEORGES 1906

HEIDSIECK

CAFÉ FINE CHAMPAGNE

LIQUEURS



- Menu du dîner de contrat
- "Tonton" mariée
- Raoul et Tonton

*Le Comte et la Comtesse
L. de Becdelièvre ont l'honneur de vous
faire part du mariage de Mademoiselle
Marie de Becdelièvre, leur fille, avec
le Comte Raoul de Guigné, décoré de la
Croix de Guerre.*

*Et vous prient d'assister à la Bénédiction nuptiale
qui leur sera donnée le Mardi 17 Octobre 1922, à 11 heures,
en l'Eglise Saint-Élémer.*

Nantes, 5, rue Sully.

*La Comtesse G. de Guigné
a l'honneur de vous faire part du mariage
du Comte Raoul de Guigné, décoré de la
Croix de Guerre, son fils, avec Mademoiselle
Marie de Becdelièvre.*

*Et vous prie d'assister à la Bénédiction nuptiale
qui leur sera donnée le Mardi 17 Octobre 1922, à 11 heures,
en l'Eglise Saint-Élémer.*

La Prière, Luznes (Indre-et-Loire).

17 Octobre 1922 : le mariage
- faire-part

L'un de ses meilleurs amis, Monsieur de Balois, qui s'était engagé en même temps que lui, à 17 ans, connut une étrange aventure. Il avait été atteint par des éclats d'obus, l'un près de l'aorte, l'autre dans les poumons. On n'avait pu les retirer, il ne l'aurait pas supporté. En rêve il vit une petite fille qui lui tendait la main ; il se dit alors : "pour elle je vivrai". Il lutta et vécut. Il nous raconta lui-même toute l'histoire à la Blanchardière.

Il fut envoyé en convalescence à Cannes où il rencontra Henriette des Noues, une de mes amies d'enfance ; autrefois, j'avais été punie à sa place car elle avait pris de l'encre et taché sa robe et la mienne ; bien sûr Honorine était arrivée suivie de Mademoiselle Ohmann ; Henriette s'était tue et moi j'avais rougi, je fus punie. C'est terrible un teint comme le mien qui rougit pour rien. A propos de rougeur, je me souviens de la pitoyable histoire du beau-frère d'Henriette.

Henriette avait une soeur, Elisabeth, qui avait épousé un assez triste sire, un débauché. Le jour du mariage, la maîtresse de cet homme se précipita chez un pharmacien et lui demanda un flacon de vitriol. Inquiet devant l'excitation de sa cliente, le pharmacien lui remit une bouteille emplie d'encre rouge. En sortant de l'église, Elisabeth vit une femme s'élancer et jeter à la figure de son mari un liquide rouge qui n'était heureusement que de l'encre. Ce fut un vrai scandale.

Donc Monsieur de Balois vit Henriette et s'écria : "C'est la petite fille de mon rêve !" Ils se marièrent. Henriette suivit les cours d'infirmière pour soigner son mari dont les pansements devaient être renouvelés tous les jours.

Venue en séjour à la Blanchardière, elle m'avertit : "Mets une toile cirée sur le matelas sinon il sera perdu !"

C'était un ménage épatant mais ils n'ont pas eu d'enfant.

Après la guerre, en 1920, Raoul entra à l'Ecole d'agriculture d'Angers ; il venait de terminer ses études quand nous nous sommes rencontrés.¹

¹En annexe : divers documents sur la vie de Raoul de Guigné avant 1922.

Le 16 octobre 1922, veille du mariage, fut servi le dîner de contrat. Ce fut formidable, a-t-on dit, mais je ne me souviens du repas que par le carton du menu.

Les mets étaient de qualité, plantureux ; sans doute me suis-je bien amusée ; j'ai retenu deux mésaventures. Tante Marguerite de Noiville (fille d'oncle Jules de Groslier) avait une poitrine imposante ; au cours de la soirée, une épaulette se détacha et ce fut... très inconvenant ; "Eh bien, dit-elle sans rougir, voilà Baluchard qui sort" ; c'était le nom de l'un, l'autre, je ne sais plus ; il y eut un peu de confusion.

Le voisin de tante Marguerite était oncle d'Harambure, parent éloigné de Raoul. Cet oncle, fort drôle, avait tout pour être du dernier commun : petit et laid, roux, le nez luisant, l'oeil larmoyant ; mais quelle race ! Il aimait raconter une histoire de tramway qui se passait à Cannes, ville où il habitait ; le tram dans lequel il était assis s'arrêtait à chaque instant à cause des joueurs de pétanque qu'il ne fallait pas déranger ; les voyageurs n'avaient qu'à regarder les parties. On pouvait ainsi attendre une demi-heure.

Près de lui était assise une grosse femme qui donnait le sein à un bébé. L'enfant refusant, la femme lui dit menaçante avec l'accent : "Allez, bois ! Si tu ne le veux pas, je le donne au monsieur". Le monsieur était un peu gêné !

Un moment plus tard, ce fut moins drôle. Mon cousin Paul, fils de tante Marguerite, avait l'habitude de flirter avec toutes les femmes et j'étais une de ses proies les plus délectables. Il croyait que toute femme qui lui plaisait lui appartenait. Après le dîner, il tourna autour de moi et alors que je dansais avec Raoul, il lui dit : "Allez-vous en. C'est à mon tour maintenant, vous, vous l'aurez toute la vie !" Raoul soudain furieux, mais furieux vraiment, lui répliqua : "Allez-vous nous laisser tranquilles à la fin !" Et comme Paul insistait, il le jeta dehors ; il le mit dehors vraiment !

Le lendemain matin, maman vint me réveiller : "As-tu pu dormir, ma petite fille, après ce qui s'est passé hier soir ?" "Oh très bien. Je n'y ai plus pensé". Raoul s'était laissé emporter. Cela lui arrivait une fois tous les dix ans : une colère froide et je plaignais celui qui en était l'objet. Il fallait qu'il se sente touché à la fois dans ses sentiments et dans son honneur.

Le matin, nous nous sommes retrouvés à la messe de 8 heures à St Clément pour communier. Puis on m'habilla, c'est-à-dire qu'on m'enroula dans 26 mètres de dentelle ancienne en point d'Angleterre (26 mètres sur 36 centimètres) et je montai dans la très belle voiture de ma belle-mère conduite par son chauffeur Louis. Mon père monta près de moi. En route, Louis écrasa un chien et, toute émue, je demandai à papa : "Est-il mort ?" - "Ne te tracasse donc pas, cela n'a aucune importance". En fait, il était bien mort et je fus bouleversée.

A onze heures, j'entrai à l'église au bras de mon père. Quatre enfants portaient ma traîne au point d'Angleterre, huit mètres de long ! Un fameux voile ! J'arrivai au haut de l'église et je retrouvai Raoul qui m'attendait et oncle Alain qui nous faisait face. Quand oncle Alain me demanda : "Veux-tu prendre Raoul, Christian, Pierre de Guigné pour époux ?", angoissée je me retournai vers maman,



- (- 2ème rang : oncle Eric de Becdelièvre et tante Blanche de Groslier
- 1 (- 3ème rang : oncle Henri de Rouault
- (- 4ème rang : Robert de Guigné
- 2 (- Oncle René de Rouault et Lyzie de Cornulier
- 3 (- Oncle d'Harambure et tante Marguerite de Noville



- La mère de Tonton et Jean de Guigné
- Le père de Tonton et la mère de Raoul

comme c'est l'habitude, pour lui demander l'autorisation, Raoul non prévenu, s'inquiétait. Oncle Alain fit un remarquable discours.¹

J'étais très mince en ce temps-là et pesais tout juste 36 kilos. Plutôt petite, je supportais avec peine ma robe ou plutôt cet enveloppement de dentelle. Le défilé à la sacristie dura près d'une heure et demie ; une heure et demie à se faire embrasser, à répéter : "Je vous présente mon mari le comte de Guigné ; je te présente Raoul..." et ainsi de suite.

Un beau lunch nous fut servi dans les salons Turquaud près de la place Graslin. Vers quatre heures et demie, nous nous rendîmes rue Sully. Ce fut tragique : papa, maman, mes soeurs, tante Blanche de Groslier, tante Cécile, oncle Eric, mademoiselle Ohmann, Honorine même, m'attendaient. Et tous de m'embrasser, de me tracer une petite croix sur le front comme si je montais à l'échafaud. J'étais en larmes, me demandant : "Mais enfin que va-t-il donc m'arriver ?"

Mon beau-frère Robert de Guigné nous emmena à Angers avec la Licorne et continua sa route vers Luynes et le Prieuré où sa femme Charlotte attendait un bébé. Le lendemain, après avoir déjeuné à l'hôtel d'Anjou, nous prîmes le train, accompagnés dans le compartiment voisin par oncle Eric et tante Cécile. A Paris, gare de Lyon, je découvris ce qui me parut ahurissant de luxe, un véritable appartement rien que pour nous dans un wagon du train de la Côte d'Azur. Le chef de train nous dit qu'il avait dû prendre notre défense car Monsieur de Rothschild avait retenu cette suite mais s'était incliné, apprenant qu'il s'agissait de jeunes mariés. Je revois la grande chambre à deux lits, le cabinet de toilette et le salon.

Nous mourions de faim ; Raoul, oubliant que le restaurant pouvait nous apporter un repas, alla chercher un panier garni de deux ailes de poulet. Le lendemain nous arrivions à Cannes dans la belle villa de "Roche fleurie" que possédait ma belle-mère ; après la mort de son mari, elle avait quitté cette belle demeure pour se retirer au Prieuré de Luynes aux portes de Tours.

"Roche fleurie" était une propriété ravissante perchée sur la hauteur boisée qu'on appelle "La Californie" ; le parc descendait à la mer et communiquait à la plage par un petit souterrain sous la route d'Antibes ; tout était magnifique, la vue exceptionnelle, partout des fleurs à foison. Bientôt la villa serait louée puis vendue pour faire place à de grands immeubles.²

Pendant notre séjour, chaque matin, la femme de chambre qui avait autrefois servi ma belle-mère, entrait dans ma chambre avec une gerbe de roses ; c'est un souvenir ravissant que ces roses du matin !

En décembre, nous avons passé huit jours à Senejac près de Bordeaux chez oncle Christian de Guigné, le parrain de Raoul, et avons été reçus chez les Floris dans leur château voisin d'Agassac. A Noël, nous étions à Strasbourg où Raoul

¹En annexe : - Discours d'oncle Alain
- Bénédiction apostolique de Sa Sainteté le pape Pie XI

²En annexe, plan de "Roche Fleurie" et photo établie après 1920 en prévision de la vente.

avait passé les derniers jours de la guerre et dont il me disait : "Strasbourg à Noël, c'est merveilleux".

Dans les carnets de mon mari, il est amusant de retrouver les dépenses qu'il fit à l'époque, celles qui incombaient au jeune époux.

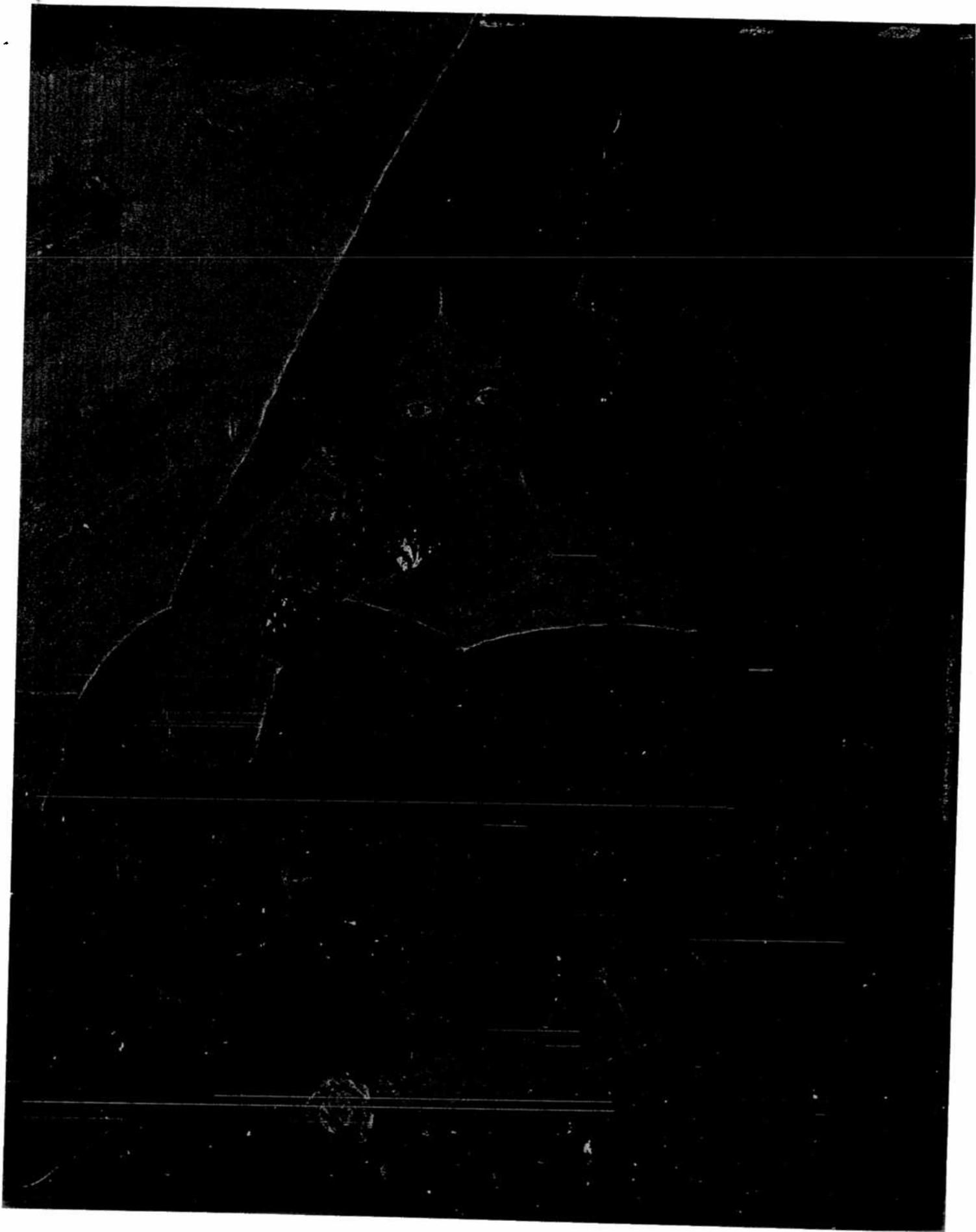
Eglise St Clément :	1 575 francs
Fleurs	295 francs
Chants	150 francs
Violons	150 francs

Soit un total de 2 170 francs

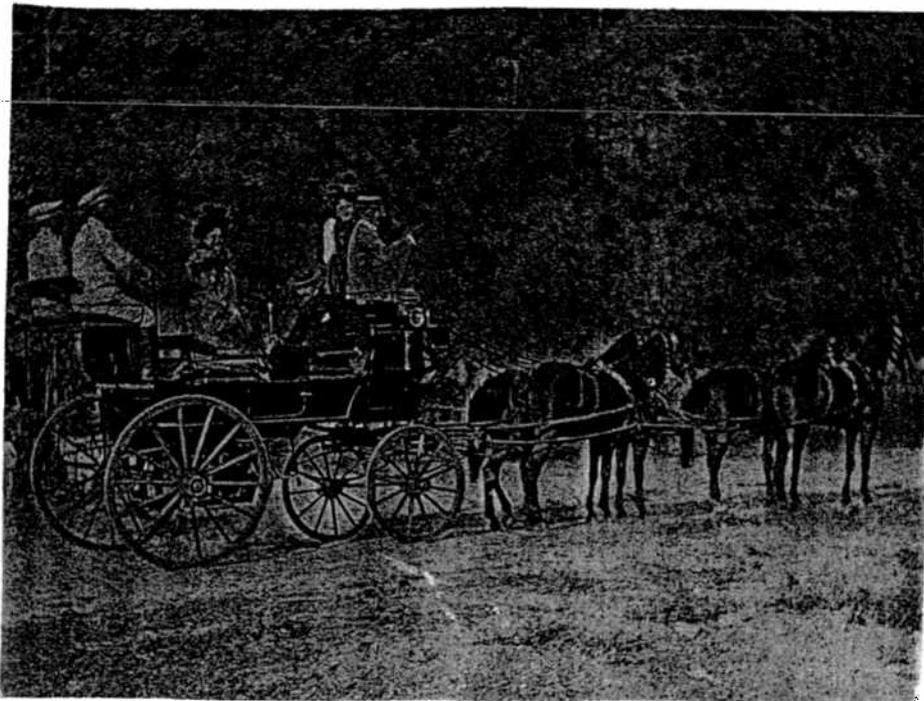
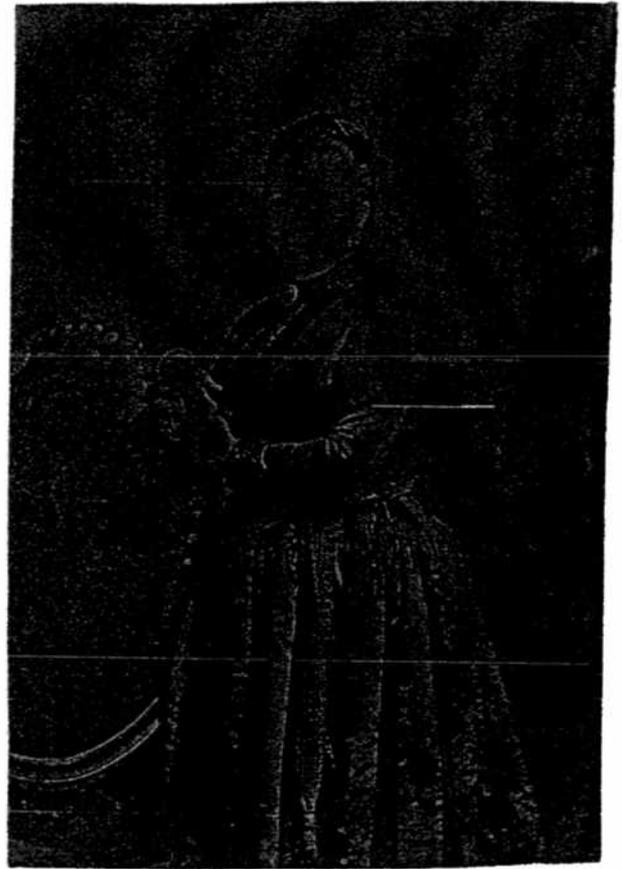
Voyage de noces : 11 669 francs, donc en tout 13 839 francs. En regard sont notés les cadeaux en argent comptant reçus de sa propre famille ; ils vont de 300 francs à 5 000 francs pour oncle Christian ; additionnés, ils représentent 14 300 francs, l'un compensait l'autre.

En janvier, nous sommes revenus chez ma belle-mère au Prieuré après un long et beau voyage.

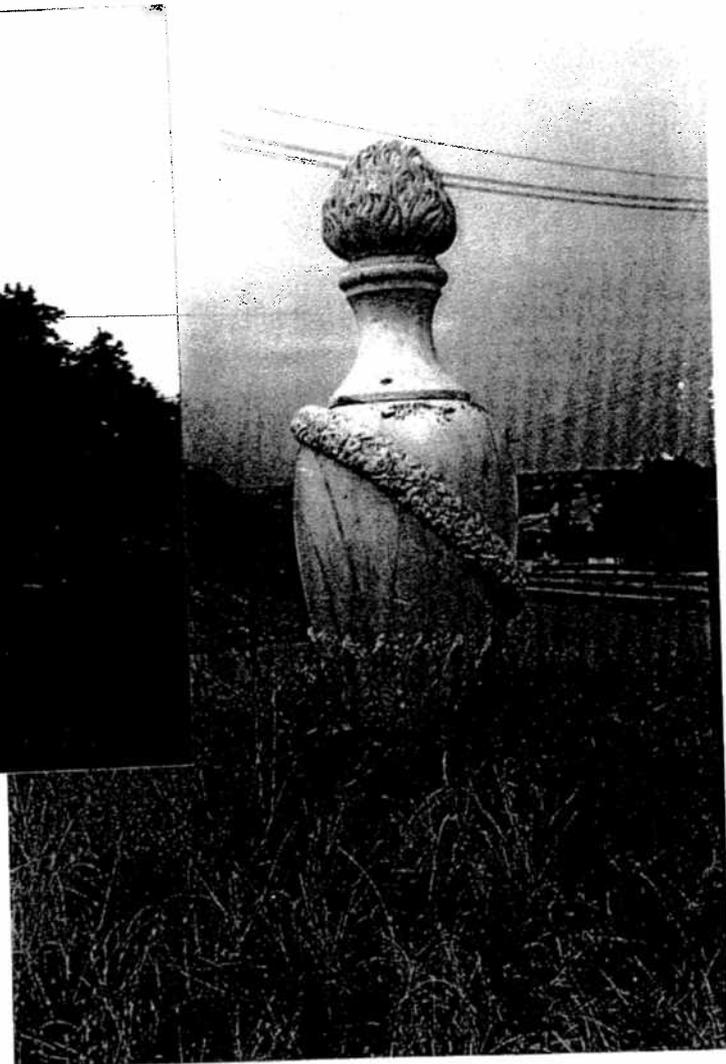
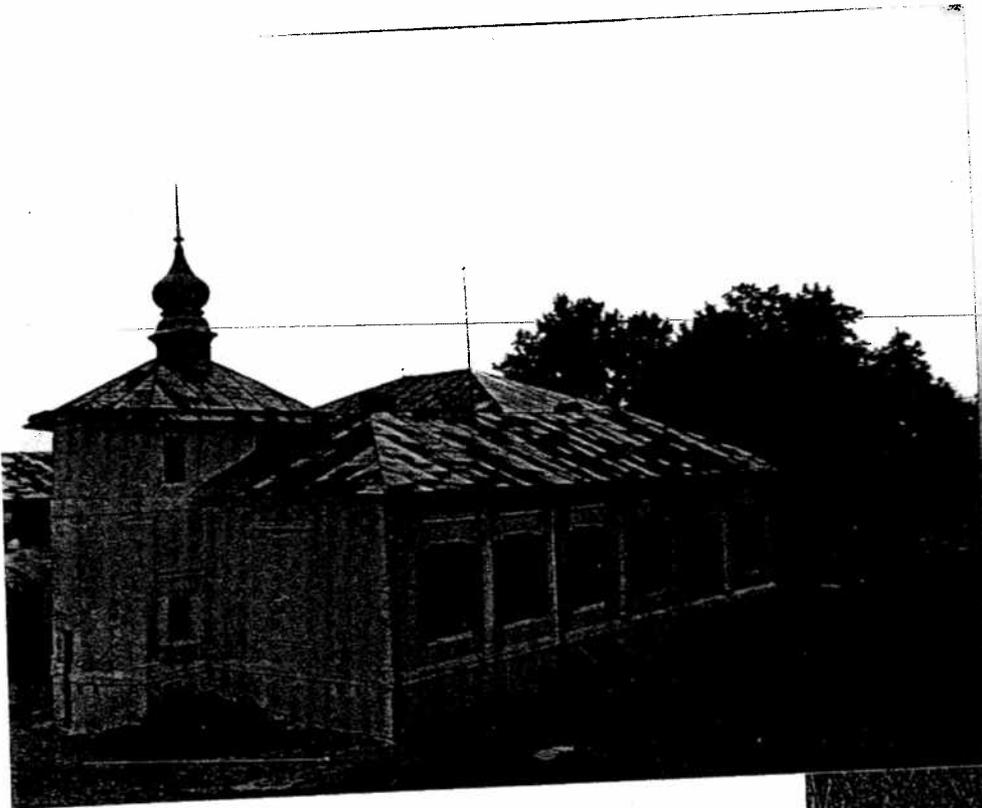
* * * * *



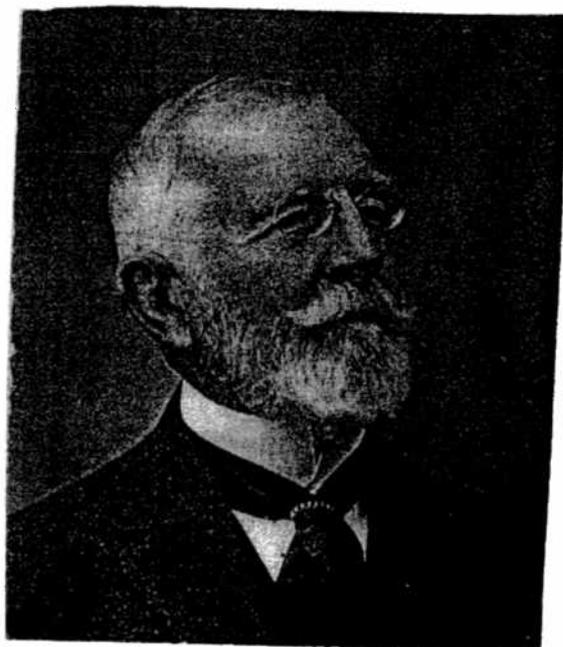
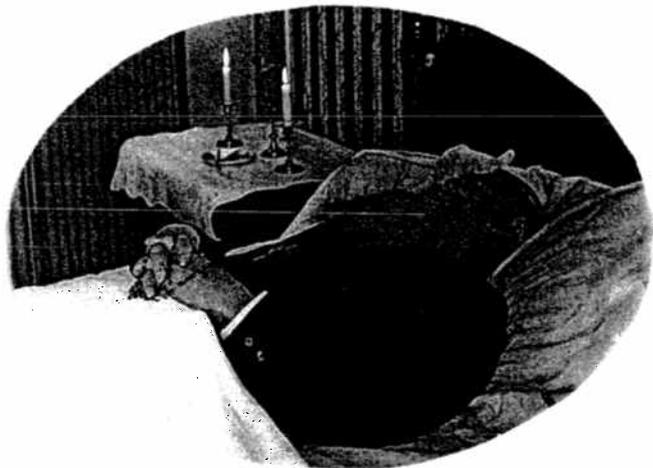
Les Plagino
- Euphrasie, princesse Mourouzie, épouse d'Alexandre Plagino en 1820
(peinture de Schoeffel Francisque Jean 1808-1874)



- Alexandre Plagino, peu avant sa mort, en 1894
- Caroline Emma Mehay, son épouse
- Plainesti en 1894 : promenade



- L'Eglise de Plăgănești
- 1993 : restes du château de Plăgănești
- Urne funéraire du mausolée élevé à la mémoire d'Alexandre Plăgăno



Les oncles de Guigné

- Oncle Christian
- Oncle Paul
- Oncle Albert



Georges de Guigné, père de Raoul

- Mère Marie du Coeur Immaculé, mère de Georges de Guigné
- Georges de Guigné à Sumatra vers 1900
- Vers 1910
- Près d'un arbre géant à Sumatra (à Delhi)

chargeaient indifféremment par l'une ou l'autre face. Plaginesti était un long et bas château, construit pour résister aux tremblements de terre.

Raoul n'a pas connu cette Roumanie de légende, mais ses frères en gardaient quelques souvenirs. Quand Jean, l'aîné, était petit, à 3 ou 4 mois, il était allongé dans un moïse que l'on posait sur des roues pour l'emmenner en promenade. Le perron du château avait au moins 15 marches et ma belle-mère s'y tenait quand la nourrice sortit de la maison portant le bébé couché dans le moïse ; la nuit précédente, ma belle-mère avait rêvé que Jean tombait et se brisait. Elle s'écria : "Nounou, laissez mon fils ici, je vais prendre le bébé" ; elle s'exprimait ainsi, cherchant toujours des termes différents pour désigner les enfants car elle n'admettait pas que les domestiques les appellent par leur prénom et trouvait ridicule de dire "Monsieur" à un bébé !

Bien lui en prit ; la nourrice dégringola les marches en écrasant le moïse ; c'est curieux tout de même... Elle nous disait aussi que dans son pays, quand un tremblement de terre se préparait, toute la nature l'annonçait et les oiseaux mêmes se taisaient. Là-bas, tout était différent.

Aujourd'hui, il reste bien peu de choses du château dévasté par le régime communiste, et qu'un marchand a transformé en celliers à vin. Du mausolée élevé à la mémoire d'Alexandre Plagino, les grosses pierres ont été retirées pour servir de bornes au long des routes ; seule, une grosse urne trône au milieu d'un carrefour.

* * * * *

Je n'ai pas connu mon beau-père, Georges de Guigné, mort à 69 ans, l'année précédant notre mariage. Il avait 15 ans de plus que sa femme qu'il avait rencontrée à Rome dans un parloir des Franciscaines Missionnaires de Marie ; le mariage eut lieu à Marseille le 16 juin 1888.¹

Cet homme, intelligent et fin, était très séduisant, mais la personnalité écrasante de son épouse, femme particulièrement brillante et difficile à vivre, lui fit de l'ombre ; Il s'en accommodait, partait souvent à Sumatra où les plantations lui procuraient de gros revenus. Il fut très affaibli à la fin de sa vie, par des accidents de santé. En 1900, il avait été élevé à la dignité de Camerier secret de Cape et d'épée de Sa Sainteté.²

Mes beaux-parents habitèrent quelques années à Sumatra dont la mère de Raoul gardait un excellent souvenir, y ayant vécu dans un confort inconnu en Europe avec des boys remarquablement stylés ; puis ils s'installèrent en France, partageant leur temps entre "Roche Fleurie" à Cannes et un bel appartement avenue Kléber à Paris.

¹En annexe, document du Vatican et article sur le mariage de mes beaux-parents.

²Attestation en annexe.

Ma belle-mère menait une vie très mondaine. Cultivée, excellente musicienne, elle fréquentait les milieux les plus aristocratiques ; le prince de Galles se présentait chez elle à tout propos, pratiquement à ses pieds. Cousine des Esterhazy, des Ghika, du prince de Bourbon-Parme, elle était dans les meilleurs termes avec la Comtesse de Cazerte, reine de Naples ; c'est d'ailleurs chez celle-ci seulement qu'elle renonçait à son grand principe : "l'heure, c'est l'heure" ; l'étiquette s'imposait à elle et quand les petits princes lui chatouillaient les mollets, elle ne se levait pas sans l'autorisation de la reine.

J'aimerais retrouver la chanson que composa pour elle Théodore Botrel. Pour tout dire, elle avait partout un succès fou.¹

Elle eut trois enfants : Jean son préféré qui avait épousé Lili de Las Cazes, Robert, marié à Charlotte de Pas et Raoul son petit dernier.

Nous nous installâmes donc au Prieuré où je vécus trois ans sous l'autorité de la mère de Raoul. La maison se dressait au-dessus du château de Luynes, dominant la vallée de la Loire ; au-dessous se succédaient trois étages de caves voûtées ; c'était magnifique. Lucien Guitry, le père de Sacha, y avait habité puis était reparti en disant : "J'en ai assez de voir les arbres par le haut, je veux les voir par le bas".

Ma belle-mère avait quitté Cannes pour Luynes car, disait-elle, ses fils ne seraient venus la voir sur la Côte d'Azur que par convenance. Jean et Robert avaient préconisé Paris ou Versailles ; elle ne voulait pas en entendre parler : "Mes fils viennent avec femme et enfants ; ils arriveront chez moi tard le soir, repartiront dans Paris dès le matin et me quitteront le soir ; je ne les verrai qu'au petit-déjeuner. En Touraine, ils viendront pour moi".

Elle raisonnait juste. Après la mort de son mari, elle avait décidé de mettre un terme aux mondanités de Cannes ; ce ne fut pas sans déchirement ni sans lutter contre le sentiment d'une déchéance, surtout quand il fallut vendre l'appartement de l'avenue Kléber.

Le "Prieuré" n'était pas une grande maison. Au rez-de-chaussée succédaient la grande salle à manger, le grand salon, un petit salon, un bureau, l'office et la cuisine. Au premier étage, on trouvait la chambre de ma belle-mère, celle de Robert et deux chambres à donner.

Au second, j'installai notre chambre ; un peu plus loin logeaient la femme de chambre Marie et Louis son mari, le chauffeur. Le personnel comptait en plus un maître d'hôtel et une cuisinière. Nous étions loin des 7 ou 8 serviteurs de "Roche Fleurie". Le dépouillement... relatif commençait.

Raoul avait entrepris de petits aménagements, des décorations devant les cheminées... ; sa mère s'extasiait. En fait, c'était affreux : ils n'avaient aucun goût, pas plus le fils que la mère. Heureusement avec le temps, le goût de mon mari s'affina en voyant de jolies choses chez papa et maman. Mais au "Prieuré" il y avait ma belle-mère et sa seule présence rendait chaque chose belle et délicate.

¹En annexe, lettre de Théodore Botrel adressée à ma belle-mère.



H. LE LIEURE

ROME
PIAZZA MIGNANELLI 23

La Comtesse Georges de Guigné, née Emmeline Plagino, belle-mère de Tonton
- vers 1887, à Rome.



La Comtesse Georges de Guigné

- 1900
- 1905 Cannes
- 1908 à "La Cour"
- 1914



VOUS QUI L'AVEZ CONNU ET AIMÉ



SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES
de
PAUL LOUIS JOSEPH FRANCIS
Comte de GUIGNÉ
Ancien Zouave Pontifical
pieusement décédé à Cannes
le 20 Février 1924
A L'ÂGE DE 79 ANS

- 1920 : Georges de Guigné et son épouse (entre eux Robert) accueillant oncle Paul à "Roche Fleurie"
- 1914 : Sauf-conduit automobile
- 1924 : mort d'oncle Paul

Notre vie des premiers jours fut très minutée : lever à telle heure, petit-déjeuner dans la salle à manger, etc... J'obtins que le petit déjeuner nous fut servi dans notre chambre et ce petit succès parut extraordinaire.

Pendant plus d'un an je suis restée sans rien faire ; c'était lassant ; la vie était bien différente de celle que j'avais connue rue Sully ; ici tout était programmé. Ma belle-mère était à l'opposé de maman qu'elle n'aimait guère ; par contre, je ne sais pourquoi, elle appréciait papa.

Ce qui était bon pour elle devait être bon pour tous. Les interdictions pleuvaient : pas le droit d'aller à la cuisine, ni d'aller trouver les domestiques. Ah là là ! Elle parlait le roumain, le grec, l'allemand, un français parfait ; je ne lui ai entendu faire qu'une seule faute ; à Monseigneur Gaillard, évêque de Tours qu'elle recevait à déjeuner, elle annonça : "Nous allons déjeuner sur une dinde".

Parfois, Marie, la vieille femme de chambre montait chez moi : "Madame, il ne faut pas avoir de chagrin, ça s'arrangera !" Marie était très gentille mais toujours rudoyée car ma belle-mère avait horreur des gens timides et des humbles. Ce n'est pas qu'elle fut hautaine mais elle aimait abaisser ; elle humiliait les simples et flattait les orgueilleux : il ne fallait pas se montrer petit devant elle. J'étais à chaque instant humiliée. Marie, qui était une perfection, était mariée à Louis, le chauffeur, un homme à forte personnalité. Ma belle-mère avait du respect pour Louis mais aucun pour sa femme ; elle considérait Louis, lui adressait la parole ; à son retour de séjour en Roumanie je lui entendis lui demander : "Le cuisinier, ça va ?" - "Madame la Comtesse, c'est une ruine pour une maison" - "Pourquoi donc ?" - "Quand il sert des côtelettes, il lui en faut trois pour en faire une !". Peut-être était-ce vrai, en tout cas elles étaient délicieuses.

Quand Louis venait à la Blanchardière, il logeait au second étage et tout le monde l'appelait le "seigneur du second". A l'heure du repas, non seulement il fallait sonner la cloche mais encore faire monter quelqu'un pour lui dire : "Louis, le déjeuner est servi" ; d'ailleurs il dédaignait la Blanchardière.

Nous entendions aussi : "Louis, nous sortons à 4 h.25". A l'heure dite, ma belle-mère descendait et trouvait Louis dans la voiture devant le vestibule. Alors, la fois suivante, elle descendait à 4 h.20 et Louis arrivait en même temps. Du coup, Louis se disait : "Il faut que j'arrive plus tôt". C'était une course continuelle afin que l'un n'attende pas l'autre !

J'ai également gardé le souvenir de Clémence, femme de journée, une sainte femme que j'aimais beaucoup ; comment avait-elle fait pour trouver grâce auprès de ma belle-mère. C'est une triste chose d'humilier les humbles.

Et Raoul, dira-t-on. Il était le petit dernier, très aimé bien sûr, mais l'humble serviteur, "le petit Raoul" comme elle disait. Jean, lui, avait toutes les qualités. De Robert, elle ne disait rien.

Ma belle-mère ne m'aimait guère au début de notre mariage. Elle voyait arriver chez elle une petite jeune fille qu'elle jugeait peu jolie, sosotte, timide au possible, à tout dire insupportable. Elle dut se sentir frustrée ! Enfin, je pense cela aujourd'hui, à la réflexion...

qu'elle était auxiliaire féminine ; François était un garçon épatant qui exerçait à Montluçon. Jean et Lili ne voulaient pas de ce mariage car François était protestant et son milieu ne plaisait pas vraiment.

Marie-Madeleine tint bon ; quand elle eut 25 ans, elle déclara à ses parents : "Vous ne pouvez vous opposer à mon mariage". Ils se marièrent en 1947.

François fut toujours très gentil avec moi. Tous les ans, l'été venu, il me confiait leurs enfants (ils en ont eu 6, Dominique, Jean, Gilles, Jérôme, Sophie, Claire) pendant un mois sinon deux ; seul l'aîné, plus original, vint rarement. Juillet, août, c'était la Blanchardière ; un enfant, né en juin, m'arrivait âgé d'un mois, née en janvier, âgé de six mois ; pour leurs parents, aucune importance !

Un été, Claire la dernière avait-elle deux ans ? ils sont passés au retour de Noirmoutier et m'ont laissé les enfants. François me dit en partant : "Ils ont quelques boutons mais ce ne sont que des piqûres de moustiques". Bon ! Quelques jours plus tard, Claire devint fiévreuse et je l'installai dans une chambre bien aérée, je fis venir le médecin.

"Les moustiques n'ont rien à voir, voyons, c'est la varicelle ; tenez la petite au chaud et à la lumière". Voilà que la nuit suivante ma petite Claire que j'avais installée dans mon cabinet de toilette pour mieux la surveiller, tombe en syncope, devient raide, les yeux révulsés. Au petit matin, le docteur déclare : "Complications... encéphalite... hôpital". Je l'ai accompagnée et ne l'ai pas quittée ; dès le lendemain, tout allait mieux.

Là-dessus, coup de téléphone des Casalis que je n'avais pu avertir car jamais ils ne laissaient d'adresses de vacances. Je racontai l'affaire à François : "Allons, me dit-il, vous voyez tout en noir, tout ira bien..." Sur ces entrefaites, il rencontre dans la rue un collègue et lui narre la chose : "Une vieille tante... un peu dépassée..." Son ami l'arrêta : "C'est peu fréquent, vous savez, mais vous l'avez échappé belle". Du coup François me rappela : "Ma tante, comment va Claire ?" Dire qu'il était médecin !

Marie-Madeleine était si pieuse que son mari en fut touché ; très respectueux de ses convictions, il la conduisait à la messe ; tout un travail se fit peu à peu. François s'est converti en 1954 après 7 ans de mariage ; il avait dit à sa femme : "A Noël, je serai baptisé". La cérémonie eut lieu à la chapelle de la Presle en même temps qu'il communiait pour la première fois.

J'aime cette manière d'agir ; il n'a rien fait par calcul, pour se faire accepter ; il a pris le temps, réfléchi. Il partait, disait-il, à des sessions médicales, mais se rendait à l'abbaye d'En Calcat pour se faire instruire.

François est mort d'un cancer des cartilages qui le fit horriblement souffrir. Marie-Madeleine, au début, riait : "Ce n'est rien", disait-elle ; elle avait cette curieuse habitude de rire pour un oui ou pour un non ; vous seriez mort à ses pieds, elle eut éclaté de rire. Quand elle apprit la mort de François, elle s'évanouit. Marie-Madeleine, c'est la bonté et l'égalité d'humeur parfaites.

Gilles, leur troisième enfant est l'un des garçons les plus extraordinaires que j'ai rencontrés. Un été il nous accompagna aux alignements de Carnac. Quel âge



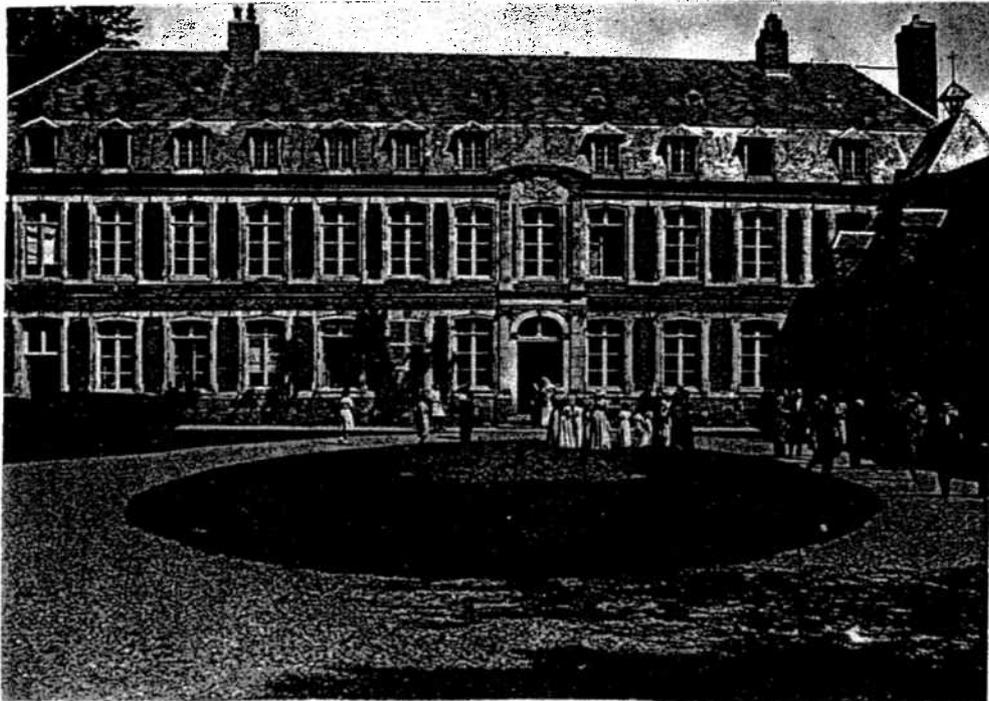
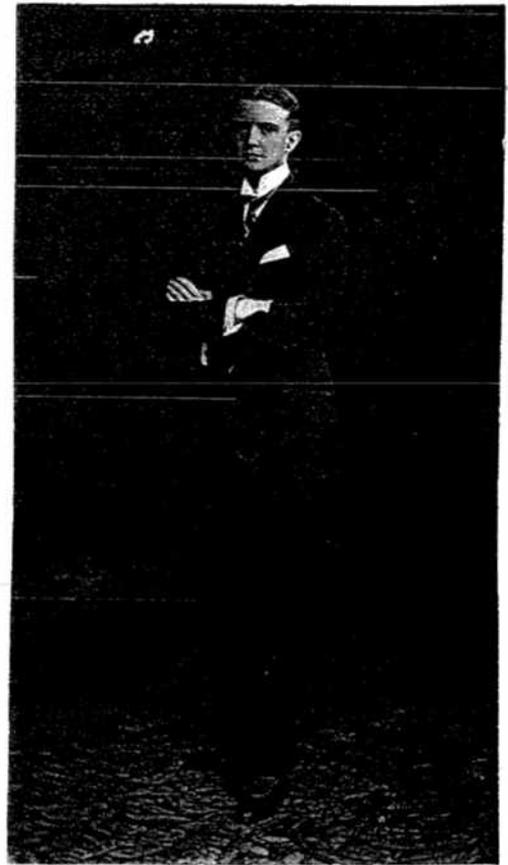
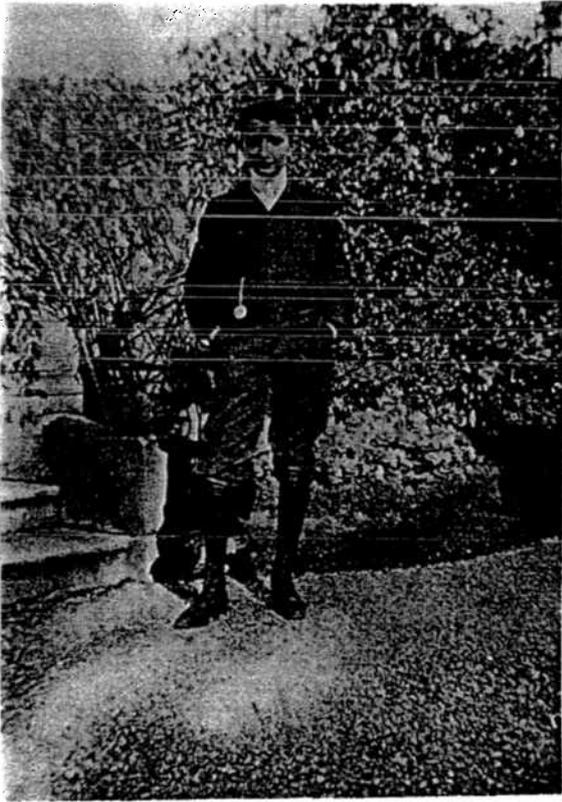
- Jean de Guigné, jeune homme
- Mariage de Jean avec Lili de Las Cases
- Lili
- François Casalis et Marie-Madeleine en 1975



Jean Casalis



- Jean en 1939
- Jean en 1970
- 1er Avril 1990 : François et Marie-Madeleine au Bois de Vincennes
le jour de la rentrée de François à l'hôpital de la Salpêtrière
- Marie-Madeleine : 1987
- 1969 : tous les Casalis réunis



Robert de Guigné

- Robert vers 1910 et 1920
- Henu



- Mariage de Robert et de Charlotte de Pas
- 1930 : Charlotte et ses trois filles
- 1939 : Robert, oncle Christian, Marie-Cécile

avait-il ? 5 ans ? Raoul se lança dans des histoires extraordinaires où se mêlaient Gaulois et Romains. Une petite voix l'interrompit : "Ce n'est pas ça du tout mon oncle, c'est bien plus vieux que les Romains". Je poussai Raoul du pied : "S'il le dit, c'est qu'il le sait".

Le soir, nous lui avons demandé : "Où as-tu appris tout cela ?" "J'entends les instituteurs qui parlent entre eux. J'ai des petits tiroirs, je mets les choses dedans ; quand j'entends une chose nouvelle, je la glisse dans le tiroir qu'il faut ; je la sors quand j'en ai besoin". Gilles est marié maintenant et fait de l'élevage.

Jérôme, le cadet, né en 1953, est marié et vit à Bompas, cette magnifique chartreuse aux portes d'Avignon qui domine la Durance et où vint prier Saint Louis ; les amis de Mitterrand ont entrepris de l'abîmer en faisant passer le TGV sous la colline.

Raoul aimait Jérôme comme son fils et je lui suis attachée ; de tous mes neveux, Jérôme est celui qui m'était le plus cher.

Marie-Madeleine s'est retirée dans le Vaucluse dans une jolie maison troglodyte qu'elle avait achetée avec François.

* * * * *

Robert, né en 1893, était un homme plein d'esprit mais de caractère difficile. Il avait épousé Charlotte de Pas et habitait chez sa femme le château d'Henu dans le Pas de Calais. Son humeur s'aggravait pendant le carême car il se privait alors de cigarettes et tout devenait sujet de disputes, contestation, colère : il eut mieux valu fumer.

Robert était charmant mais insupportable, manquant de maturité. Il a terminé sa vie saintement grâce à Charlotte qui l'avait entraîné chez Marthe Robin à Châteauneuf de Galaure ; il fut ébloui et devint un homme d'oraison.

Charlotte avait l'intelligence de la sainteté mais elle me rasait : toujours des sermons. C'était plus fort que moi, je faisais le contraire de ce qu'elle disait. Je lui en voulais de monter ma belle-mère contre moi et de certaines réflexions déplaisantes : un jour que nous marchions dans la rue, Robert, Charlotte et moi, vint à passer une petite femme rabougrie aux jambes torses et courtes. "Oh, Robert, regarde, dit Charlotte, comme elle ressemble à Tonton !" Robert répondit : "Tonton est mieux que ça tout de même !"

On riait dans la famille de l'exploit involontaire de Monsieur de Pas, le père de Charlotte ; il avait fait en auto Lille-Cannes et retour en première sans jamais changer la vitesse : pauvre voiture !

Robert et Charlotte eurent trois filles ; fanatique des mariages, Charlotte mariait tout le monde. Elle a échoué avec l'aînée de ses filles, Marie-Edmée, devenue Franciscaine Missionnaire de Marie. La seconde, Marie-Thérèse, Mizette,

se maria avec Robert de Marin qui mourut pieusement à 30 ans, la laissant veuve avec trois enfants ; elle se remaria avec un cousin du même nom que sa mère, Hubert de Pas, un homme remarquable, un coeur d'or : ils ont eu cinq enfants. Je lui ai écrit un jour, en inscrivant en grosses lettres au milieu de l'enveloppe "PAS" et tout autour, en étoile "Comtesse de...", "château de...", "...en Artois", "...de Calais.

La lettre bien sûr arriva.

La troisième fille enfin, Marie-Cécile, a épousé François d'Hautefeuille.

* * * * *

A notre retour de Cannes, Raoul acheta sa première voiture, une Licorne. Notre premier voyage fut pour Sénéjac chez oncle Christian, en compagnie de ma belle-mère. Au mois de mai, ce fut Nantes. Fatiguée, je pris le train début juin pour le Pouliguen, invitée par Marthe qui, tous les ans, passait un mois au bord de la mer avec son mari et ses enfants. Pendant des années, Marthe et André eurent la gentillesse de nous recevoir au début de l'été.

Les ennuis continuèrent et en juillet je fus opérée de l'appendice. La nuit qui suivit mon retour de la clinique, à une heure du matin, je m'éveillai en hurlant et en me débattant. Raoul essaya en vain de me calmer. Enfin je pus lui dire : "C'est épouvantable ! J'étais à la clinique et la cousine de Sarazin, (une vieille cousine de Touraine qui venait chaque année passer quelques semaines rue Sully et à qui je n'avais fait aucune visite depuis mon mariage), venait me voir. Elle disait : "Si tu savais, je souffre ! je souffre le martyr !" et elle me montrait ses jambes devenues noires, mais noires, desséchées. Et moi, je lui criais : "Allez vous en ma cousine, vous allez me passer votre maladie !" Raoul eut beau dire : "Ce n'est qu'un rêve", je restai éveillée et nous avons parlé toute la nuit sans dormir.

Vers les neuf heures, papa est venu dans notre chambre : "J'ai une triste nouvelle à t'annoncer, la cousine de Sarazin est morte". Alors je lui racontai mon rêve et lui, sans être vraiment sceptique, ne voulut rien voir de surnaturel là-dedans. Il se rendit à l'enterrement et me dit au retour : "C'est curieux ! Notre cousine est morte à une heure du matin, d'une gangrène des jambes foudroyante". Je m'imaginai que tous mes rêves seraient prémonitoires, mais pas du tout ! Sans doute ma cousine m'en voulait-elle de l'avoir oubliée et comme j'étais affaiblie par l'opération... Après tout, je n'en sais rien !

Cette cousine avait une fille Jeanne qui épousa Monsieur de Sade, descendant du fameux écrivain libertin. Monsieur de Sade, dans un accident des chemins de fer resté célèbre, fut tué avec ses quatre aînés qu'il ramenait de leur collège en Normandie. Jeanne resta seule avec les trois plus petits. Pour elle ce fut très dur car elle ne pouvait même pas évoquer le souvenir de son mari et de ses fils auprès des plus jeunes qui ne se rappelaient de rien.



- 1922 : "Roche Fleurie" : Tonton, "la reine de ces lieux"
- 1922 : Le Prieuré
- 1923 : Le Pouliguen : Tonton et Raoul avec André et Marthe de la Fouchardière (et Alain)



1931 : Odile et Alain de la Fouchardière

J'ai connu Jeanne dans mon enfance ; alors qu'elle avait quatorze ans, elle fut amoureuse de son curé ; dans un état de folle admiration. Elle dit à ma sœur Simone : "Il est formidable, formidable ! Surtout ne le raconte pas". Simone qui racontait tout, me le dit et moi, devant tout le monde, je m'écriai : "Oh ! Jeanne qui est amoureuse de son curé !" Ah là là, comme dit sans élégance le présentateur à la télévision, "quel tabac !" Maman, papa, mademoiselle Ohmann, tous autour de la table, me regardaient médusés.

A la fin de l'été nous étions à Paris, à l'hôtel Cayré, boulevard Raspail. C'était disait-on l'hôtel des têtes couronnées et l'on y faisait des rencontres surprenantes. Longtemps ce fut notre hôtel, en fait jusqu'à l'achat de l'appartement de la rue Montalembert en 1957. Certaines années quand Raoul dut suivre à Paris un traitement pour ses reins, nous y sommes restés trois mois de suite.

C'était un excellent hôtel qui hébergeait de nombreux pensionnaires pour de longues périodes et même à l'année. Le service était parfait et les prix modestes. On y trouvait un petit restaurant de rien du tout mais nous préférons faire la cuisine dans notre chambre. C'est à l'hôtel Cayré que j'ai appris que moins on a de place, plus on a d'ordre.

Bien des années plus tard, Frédérique, une vieille employée de l'hôtel, devenue chef de réception, nous fit part de son embarras. Elle venait d'être chassée de son logement et ne savait où aller. Raoul, avec sa générosité habituelle, acheta un tout petit appartement, au quatrième étage sans ascenseur, avec water closet commun, au coin de la rue du faubourg Saint Antoine. Ainsi, elle put s'y installer. En 1963, il servit de refuge à un officier de l'OAS.

C'est à l'hôtel Cayré que j'ai été témoin d'un curieux phénomène : nous étions dans notre chambre pendant que la femme de chambre faisait le ménage ; elle se pencha à la fenêtre alors qu'elle tenait un verre à dents. Le verre lui échappa ; elle cria "attention !" pour avertir un passant deux étages plus bas ; ce dernier, ébahi, vit le verre rebondir à ses pieds sur les pavés du trottoir et y rester... entier...

L'année passa vite. Après un séjour à Tréguel, nous descendîmes par Clermont-Ferrand, le Puy, Nîmes, Aix en Provence vers Cannes où le séjour se prolongea jusqu'à la fin de janvier. Ma belle-mère était partie passer l'hiver en Roumanie.

Robert et Charlotte étaient avec nous. Charlotte étant souffrante, je tenais la maison. Robert réglait les notes puis nous faisons les comptes. Il paraît que je dépensais trop et je me fis rudement attraper. A voir comme ça, Robert paraissait charmant, mais en fait...

Heureusement Antoinette de Guigné était là, Antoinette la mère de la petite Sainte Anne de Guigné.

Nous avons joué au Casino ! Un jour, un ami de Raoul, le frère de Heurtaud le pilote, est passé nous prendre avec sa voiture et nous sommes partis avec lui, Robert, Raoul et moi. D'autres amis nous ont rejoints qui avaient un peu bu. Nous avons joué comme des enrégés avec le peu que nous avons. Prise par la

passion, j'ai même voulu jouer mon collier de perles, mais Raoul s'est interposé. A l'heure de partir, il pleuvait des cordes. Nous avons attendu le tramway plus d'un quart d'heure, oubliant totalement la voiture garée tout près. Nous étions sous la pluie, à discuter de martingales. Nous sommes arrivés trempés à la villa. C'est fou quand même. Nous étions zin-zin !

Au Casino, nous nous trouvions en pays de connaissance ; le fils des anciens concierges de "Roche Fleurie", le "Petit Joseph" comme nous l'appelions, était employé dans cet établissement de jeu comme "physionomiste". Très tôt, on s'était aperçu qu'il possédait ce don remarquable de reconnaître à coup sûr les joueurs qu'il avait déjà rencontrés, sous quelque apparence qu'ils se représentent. Plus tard, il exerça sa profession au Casino de La Baule. Il était célèbre et très considéré dans le milieu de la "roulette" et du "baccara". Il se fit ainsi une situation remarquable.

En fait, j'ai toujours aimé le jeu, particulièrement les échecs. J'ai remporté quelques tournois. C'est un jeu épatant. Il faut anticiper, prévoir les réponses de l'autre mais aussi être capable de désarçonner l'adversaire. Si vous jouez au bridge et perdez, eh bien, vous perdez. Tandis qu'aux échecs, c'est terrible, si vous perdez, vous vous dites : "Il y a faute !" et si de plus vous avez les blancs, c'est entièrement de votre faute puisque vous débutez la partie. Comme moi Robert adorait jouer aux échecs ; est-ce à Cannes qu'il m'offrit cet échiquier de voyage que j'ai retrouvé accompagné de jolis vers : "La supplique à Tontonton".

Un autre jeu me passionnait : Les Mariages : vous avez deux jeux de cartes semblables ; vous les étalez sur la table en les ayant retournés. Vous tirez une, puis une seconde carte équivalente si possible à celle que l'on vient de retourner. J'y étais bonne... et même je dois dire que je n'y ai jamais été vaincue. C'est une question de mémoire bien sûr. Et pourtant, je confonds toutes les routes entre elles !

Raoul aimait bien les échecs mais préférait le tennis ; il y jouait fort bien. Pour la coupe Davis, il se rendait à Roland-Garros afin de voir jouer Darmon. A Tréguel, il y avait un court et il y jouait fréquemment.

Tout compte fait, en 1924, je n'ai pas habité le Prieuré plus de quatre mois, d'ailleurs bien occupés par mes études d'infirmière ; le reste du temps fut une période de grandes vacances.

Fin janvier 1925, nous étions de retour et je me rappelle le jour du mardi-gras de cette année-là. Il faisait très froid et je me rendis à l'enterrement de monsieur de Lavalette, un vieux monsieur dont la propriété était voisine du Prieuré et que j'aimais beaucoup. Au cimetière, nous grelottions.

Le lendemain matin, le mercredi des Cendres, je me levai de bonne heure pour aller à la messe à Luynes. A la femme de chambre qui entra, je dis : "Marie, nous nous préparons pour aller à la messe" mais elle me répondit : "Madame la comtesse ne pourra pas sortir. Tout est bloqué !" Il y avait deux mètres de neige et la température était de 19 degrés au-dessous de zéro. Tous les volets du bas étaient tenus fermés par les congères ; pour les libérer, il a fallu que quelqu'un saute du premier étage.

Les jours suivants, pour me rendre à mes cours, j'ai dû emprunter un petit couloir ouvert entre deux murs de neige. Cela dura un mois.

Nous partagions avec Robert et Charlotte de longues soirées pendant lesquelles nous jouions au Mahjong, jeu auquel excellait Charlotte ; puis nous faisons d'interminables tournois d'échecs Raoul, Robert et moi : nous avions compté quatre cent cinquante-six parties.

* * * * *

L'idée ne vint pas de moi mais de Raoul : "Je veux trouver une situation qui ait rapport avec la terre ; nous allons chercher quelque chose". Il a cherché, et, comme il trouvait papa et maman charmants, il a cherché du côté de Nantes et au sud de la ville. A quelques kilomètres, il découvrit la Blanchardière, à l'écart du bourg des Sorinières.

En 1925, nous l'avons achetée pour 86 000 francs. Ce n'était pas cher pour cette demeure datant de Louis XIV. Par contre, les frais de remise en état furent énormes.

La maison appartenait à des Blanchard qui avaient installé dans le salon un tuyau de poêle relié à une cheminée du premier étage. Le poêle chauffait l'ensemble. La seule occupante des lieux était leur vieille domestique qui élevait des chats : toutes les portes étaient percées de chatières.

Maman fit un nez d'une aune quand elle vit la Blanchardière. Elle trouvait la propriété affreuse. C'est vrai, tout était sale, la cour était une cour de ferme, avec de petits arbustes verts groupés en petits massifs autour d'un abreuvoir ! Maman, il n'y a nul doute, trouvait dégradant d'habiter là. Devant son air horrifié, papa riait.

Mes parents partirent à Tréguel et nous nous installâmes rue Sully pendant l'été, dans la poussière, les moustiques et le bruit de la foire. Nous préparions notre installation et nous étions heureux.

Le 15 septembre, nous nous sommes installés. C'est formidable d'être chez soi ! Une vieille cuisinière et Jeanne, ma petite femme de chambre nous accompagnaient. Nous étions contents ; ce fut un court instant de grâce. Après avoir passé Noël, rue Sully, il nous fallut rejoindre le Prieuré pour trois mois ; trois mois chaque année avec ma belle-mère ! C'était long et pesant, mais je ne pouvais faire ni dire. C'était convenu ainsi.

Je priais le Seigneur en silence pour que les trois mois paraissent trois jours !¹

¹En annexe : Ordonnance de Monseigneur l'Evêque de Nantes de 1920 autorisant la célébration de la Sainte-Messe à la Chapelle de la Blanchardière, suite à l'indult apostolique du 31 janvier 1996.

Quand nous étions à la Blanchardière, nous ne restions pas à rien faire ; ainsi, nous entreprîmes la fabrication de yaourts ; (cinquante litres de lait par semaine) que nous allions livrer à l'épicerie Albert, rue de Verdun et à d'autres commerçants. Cette activité se poursuivit jusqu'à la guerre de 40. Dans la région nous fûmes les premiers à exercer cette activité.

Nous avons également un élevage de chiens, des fox-terriers à poils ras ; avec nos quelques chiennes, nous suivions les concours et vendions facilement les chiots, quand nous ne les donnions pas.

Pourquoi ces chiens ? Peut-être parce que de mes années de jeune fille j'avais gardé un souvenir ébloui de Marfa, le chien-loup de la vieille Madame de la Brosse et de sa fille Marie-Thérèse qui avait bien 20 ou 30 ans de plus que moi.

Elles habitaient place Saint-Pierre et leur chienne était la super-star du quartier.

De bonne heure le matin, Marfa quittait la maison, l'anse d'un grand panier dans sa gueule, prenait le trottoir et se dirigeait vers la rue Saint-Clément en traversant la place Louis XVI.

Dans le fond du panier était déposé un porte-monnaie rempli d'argent et une longue liste de courses que chaque commerçant consultait. Marfa s'arrêtait à la boulangerie et se faisait servir du pain, des gâteaux, parfois des bonbons puis elle filait à la charcuterie et à l'épicerie et chaque fournisseur se payait.

La chienne, avant son retour, changeait de trottoir et se faisait servir chez le marchand de fruits et même chez le boucher qui m'avait défendu avec son couteau.

Le panier devenait lourd ; Marfa se pointait alors à l'arrêt du tramway, là où l'employé muni d'une longue perche faisait passer le lourd conducteur métallique d'une ligne électrique sous l'autre afin que le véhicule change de direction. Marfa surveillait la manoeuvre et quand le train repartait, elle y était installée avec son panier et descendait face à son domicile.

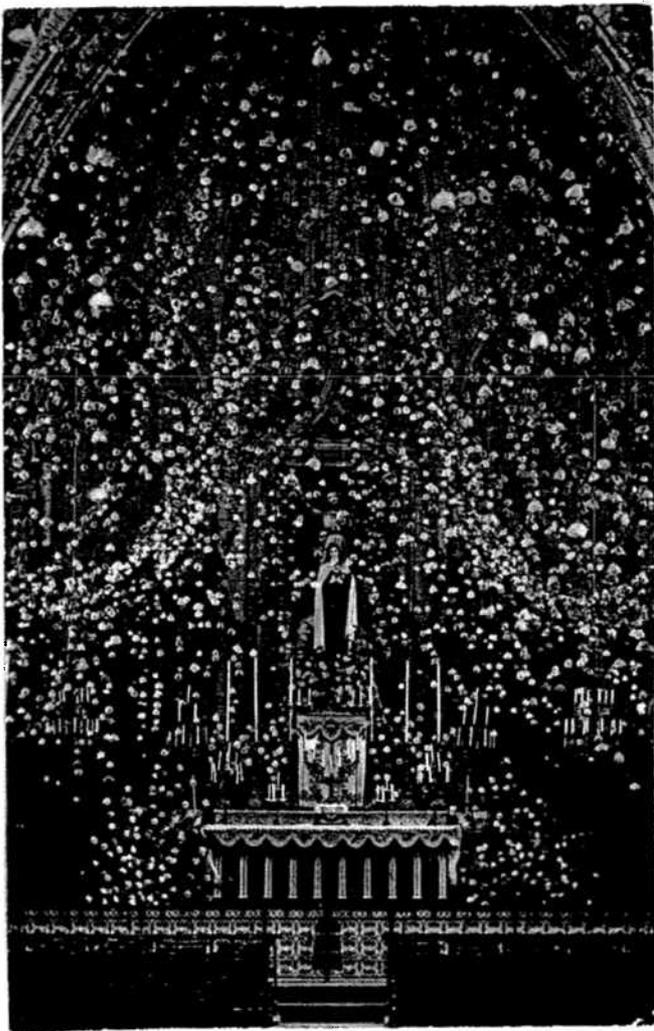
Ses deux maîtresses avaient l'habitude de mettre le soir des pantoufles (ce que ma mère jugeait fort commun) ; pour ce faire, elles appelaient leur chienne : "Marfa, les pantoufles" ; Marfa allait chercher les chaussons dans les chambres puis, prenant les souliers, allait les ranger.

Madame de La Brosse et Marie-Thérèse avaient recueilli un corbeau qui s'était blessé place Saint-Pierre, l'avaient soigné et guéri. Ce corbeau avait élu domicile chez elle, s'était lié d'amitié avec Marfa mais vivait avec la plus grande liberté, entrant, sortant et continuant à voler tout autour de la place. Quand elles attelaient leur charrette anglaise il ne les quittait pas, se perchait sur leurs épaules et restait immobile jusqu'à la sortie de la ville ; il ne reprenait son vol qu'en traversant les bois.

C'est un ancien et charmant souvenir que j'ai gardé de ma jeunesse : Marfa et le corbeau.



- Le permis de conduire de Tonton
- Les chiens en compagnie de la mère de Raoul, de Raoul et de Tonton



RAOUL DE GUIGNÉ
DE LA STE "LE FLY-TOX"
(SERVICE AGRICOLE)

LES SORINIÈRES
(LOIRE-INFÉRIEURE)

TÉLÉPHONE N° 7

- 1937 : Les Sorinières, Eglise décorée pour Ste Thérèse, à l'initiative de Tonton
- "Fly-Tox" : travail de Raoul

C'est alors que je passai mon permis de conduire (permis n° 34751 du 5 Juillet 1930). Raoul fut mon seul moniteur et je ne reçus pas d'autres leçons que les siennes. Pour lui, un précepte était essentiel : "la corde" ; il fallait prendre les tournants "à la corde", si bien que lorsque l'examineur m'eut dit à la fin de l'examen : "Vous conduisez très bien ; tournez à gauche, s'il vous plaît", je tournai "à la corde" !

J'entendis : "Oh là, là !" et je fus recalée.

J'ai pleuré comme une Madeleine, car Raoul était à la clinique du lycée avec une forte collibacillose ; j'étais inquiète et de plus, j'avais à la maison les deux jeunes enfants de ma soeur Marthe, Alain et Odile de la Fouchardière ; Odile était très malade.

Aussi, pendant les huit jours d'attente avant de représenter l'examen, je fis sans permis chaque jour la Blanchardière-Nantes et retour. Comme j'étais insouciante !

Raoul recherchait un travail à l'extérieur et en 1933, il se vit proposer une représentation sur la Vendée, la Vienne et la Charente par la société Fly-Tox (produits insecticides) et les appareils Vermorel. Il se mit à visiter coopératives et négociants. Lui qui n'avait pas le contact facile, l'acquiesça peu à peu et finit par perdre ce défaut qu'il avait de regarder sa montre ; comment alors poursuivre des confidences ? Etre à l'heure, c'est bien, mais...

Il circulait beaucoup et je l'accompagnais souvent ; après la Licorne, il eut une C4 Citroën en 1929, puis une 201 Peugeot en 1933.

Un jour qu'il était en visite chez un marchand important, je l'attendais dans la voiture ; ce monsieur lui dit : "Dites donc à votre fille de descendre". Raoul ne fut pas très content. Moi, j'étais ravie, j'adore ce genre de situation !

Ma grande occupation de l'époque fut l'aménagement de ma maison et en même temps, mon installation dans le pays : connaître et être connue.

Je voulais une vie très sociale et nous l'avons eue ; Raoul qui n'était pas social et ne connaissait rien à la campagne, grâce à moi, s'est transformé.

Sur deux points cependant, je n'ai rien modifié. Jamais il n'a pu reconnaître qu'il avait tort, il en était incapable, persuadé d'avoir toujours raison ; mes efforts furent inutiles et pourtant je l'ai harcelé de mille manières : il préférait ne pas répondre et s'enfermer dans le silence.

Enfin il était fier, trop peut-être, d'avoir fait la guerre. Sûrement, il avait combattu de son mieux, se préparant sans cesse à la mort, passant tout son temps disponible, dès qu'il quittait le front, en retraite ou devant le tabernacle. Mais la guerre c'était sa guerre et il jugeait sévèrement ceux qui n'avaient pas voulu la faire, regardait sans indulgence les hommes qui ne s'y étaient pas donnés et ne pouvaient comprendre l'horreur et la grandeur de ce qu'il avait vécu.

Ces deux remarques ne diminuent en rien cette joie quotidienne qu'il y eut entre nous.

Nous sommes parties dans la nuit ; un peu plus loin, au croisement de la route des Sorinières, ma voiture fut brusquement déportée, comme saisie par un vent formidable. Je m'arrêtai, ouvris. Il n'y avait pas un brin d'air dehors... Je repris la route et soudain un énorme bonhomme surgit devant le capot. Je bloquai les freins ; il n'y avait plus personne. "Oh ! me dit la petite, avec Raymonde, il se passe toujours des choses extraordinaires !"

Nous arrivâmes enfin à la Malnoue et je me garai sur le bas-côté de la route ; il n'y avait aucune circulation. Nous vîmes venir vers nous une drôle de petite voiture qui allait et venait de droite à gauche, s'arrêtait, repartait comme si elle était folle. La voiture s'arrêta et Raymonde apparut. Les deux femmes s'embrassèrent et Raymonde me dit simplement : "Merci, madame la comtesse de l'avoir amenée". Elles partirent.

En revenant, je réfléchissais : "Comment cela se fait-il ? A cette heure-ci Raymonde devrait se trouver à l'hôpital de Neuilly : "Pour en avoir le coeur net, sitôt arrivée à la Blanchardière, j'appelai l'Hôpital Américain et demandai Mademoiselle Bonenfant : "C'est impossible, madame, elle est en salle d'opération" - "Vous en êtes sûre ?" - "Absolument". Bilocation ? Il paraît qu'elle en avait l'habitude.

Par la suite, Raymonde fonda dans l'Aube une sorte de Congrégation d'Auxiliaires du clergé. L'abbé la rejoignit. Elle est morte mais lui, je ne sais ce qu'il est devenu. Au fond de moi, je garde une réticence vis-à-vis de Raymonde ; partout où elle passait elle semait la zizanie.

Ma vie d'infirmière a été marquée par un évènement inoubliable ; en 1939 j'ai vu mourir Jeanne de tuberculose : elle avait 19 ans et chaque jour je me rendais chez elle pour une piqûre.

Un matin elle m'envoya chercher et on me dit : "elle se meurt".

Je courus chez elle. A peine arrivée, elle me supplia : "Madame la Comtesse, ça ne va pas du tout. Faites-moi quelque chose". - "Tout à l'heure, Jeanne, il est encore un peu tôt pour votre piqûre ; essayez de vous reposer". - "Mais je vais mourir, je le sais".

Et elle commença à parler de la France, de Dieu. Puis elle demanda qu'on lui apporte son enfant. Elle fit passer de l'alcool sur ses mains et lui effleura le front. Puis à nouveau elle parla de Dieu, s'adressant à Lui, disant "pauvre France" et parlant de Dieu encore.

Nous étions huit ou dix autour d'elle qui l'écoutions sans bouger. Elle est morte à quatre heures de l'après-midi. J'étais avec elle depuis le matin. Nous n'avions pas vu le temps passer ; c'était une atmosphère curieuse, à peine humaine. Je ne sais comment expliquer, comme une révélation de Dieu...

J'aimais cette vie de service d'"avant-guerre" et je l'ai aimée plus encore, je crois, en temps de guerre, car alors je devins aux Sorinières le "ministre de l'Action Sanitaire, Sociale et Educative."

Aussi j'anticipe ; quand Raoul, après 1945, jugea, en tant que maire, qu'il fallait une infirmière attirée sur la commune, une infirmière salariée, je devins furibonde : "Tu me retires mes malades !" Mais j'acceptai, Monsieur le Maire avait dit, alors ! Je fus cependant très froissée et proche de la colère.

Il paraît que je n'avais pas l'air d'une épouse soumise et l'on disait de moi : "Tonton commande tout". C'est faux, totalement faux ; je me donnais des airs d'indépendance mais ne faisais rien de ce que je voulais. Je faisais ce qu'il décidait, avec amour tout de même !

Ma dernière colère pourtant ne date pas d'hier. C'était pendant la grande guerre et j'avais à peine 16 ans. Nous étions à Tréguel ; mes soeurs allaient à la messe tous les jours et moi peut-être trois fois par semaine, avec peine. Ce matin-là, je les avais accompagnées à bicyclette à la Ferrière à huit kilomètres. J'avais dû me lever tôt, j'avais horreur de la bicyclette surtout avec mes soeurs qui pédalaient à toute vitesse et je préférais la marche à pied. J'étais lasse et de mauvaise humeur.

A notre retour, avant le petit déjeuner, nous nous sommes précipitées dans la chambre de maman qui m'a dit d'entrée : "Pourquoi donc as-tu mis ta robe du dimanche ?" Je me suis retenue à quatre pour ne pas répondre vertement et ne pas claquer la porte. Sans un mot, je suis montée en courant dans ma chambre et je me suis jetée sur le plancher, tapant du pied, tapant du poing, dans une rage...

La porte s'est entr'ouverte soudain et j'ai vu Thérèse, la femme de chambre : "Oh mademoiselle Tonton !" et elle s'enfuit en refermant.

J'eus tellement honte tout à coup, mais que faire ?

J'ai trouvé un système, je me suis jurée qu'à chaque fois que je me mettrais en colère, je me priverais de lecture pendant huit jours. Ce fut un bon truc car depuis je n'ai pas fait de colère, bruyante et tapageuse s'entend !

Ce qui est certain, en tous cas, c'est que mon activité d'infirmière me permit de connaître tout le monde, d'être l'amie de tous ces gens que j'aidais et soignais, d'être au service... voilà. Et si on me demande ce que c'est que l'aristocratie, je dirai que c'est être au service de toutes les personnes qui ont besoin de votre aide et d'être leur ami... avoir le sens des responsabilités. Etre aristocrate, c'est être responsable : voilà la vraie noblesse. Maman nous le disait souvent : "vous appartenez à un milieu favorisé. Cela ne vous donne pas des droits mais des devoirs. Vous avez un devoir, celui de donner l'exemple".

Nous avions nous aussi nos problèmes de santé. Raoul avait fréquemment des ennuis de rein et je fis une typhoïde en 1932. Deux mois plus tard, j'étais rétablie et je pus organiser une kermesse paroissiale qui fut un succès. J'avais bien sûr un bureau pour m'aider mais il faisait tout ce que je voulais. Il faut bien une tête...! Monsieur le Curé m'avait dit : "Je vous demande de vous occuper complètement de la question financière ; vous irez de comptoir en comptoir à la fin de la kermesse et vous recueillerez l'argent". - "Mais, monsieur le curé, c'est l'affaire de l'abbé". Je l'aimais bien cet abbé. "Non, je vous demande cela comme un service".

Je l'ai fait, l'abbé n'a rien dit ; il m'aimait bien lui aussi. Peut-être avait-il l'argent facile...

C'était amusant ces kermesses ! Cela me passionnait.

Depuis mon enfance, j'ai été habituée par l'exemple de nos parents, au contact, à la profonde amitié avec les gens du pays. Ils respectaient tous ceux qui les entouraient. Ils respectaient leurs domestiques et ils étaient respectés. Actuellement le respect manque. Je ne peux admettre que des professeurs, des prêtres tutoient d'emblée un enfant. De quel droit ? On voit même des enfants tutoyer leur maître. Pour moi, c'est un comble ! Mes parents se vouvoyaient, mes soeurs ont dit "vous" à leur époux. C'est bien mieux : se tutoyer, c'est ridicule ! Raoul, c'est vrai, me tutoyait. Il y tenait absolument car ses frères le faisaient. Par contre, il ne pouvait supporter qu'on m'appelle Tonton. Je lui proposai l'échange : qu'il me dise "vous" et j'abandonnerais le surnom. Il a préféré le "tu". J'aurais sacrifié Tonton sans peine car j'en étais gênée parfois. Ainsi quand j'organisais les grandes kermesses des Sorinières, maman et mes soeurs étaient friandes de venir m'y voir et j'entendais : "Tonton ! Tonton !" Cela me mettait en boule d'être appelée ainsi devant tout le village. J'aurais aimé que l'on m'appelle, non pas Marie, mais Marie-Cécile.

Je n'en finirais pas de parler du respect, de la tenue : respect des parents, respect des enfants, respect de la jeune fille. Ma bonne Honorine par exemple ne m'aurait jamais appelée Tonton ou Marie. J'avais trois ou quatre ans, elle me disait mademoiselle Tonton. Et pourtant j'embrassais Honorine. Elle était bien plus pour moi que bonne-maman, d'elle à moi il y eut toujours cette familiarité respectueuse.

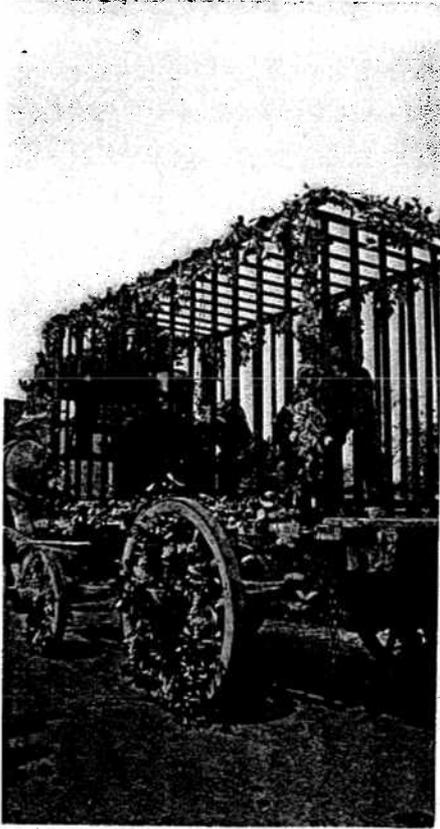
Le dimanche après-midi, à Tréguel, papa et maman s'installaient près du perron sur des bancs et c'était un défilé ininterrompu des gens du voisinage... Nous, les filles recevions les enfants de l'école libre (il y avait bien une école laïque, mais presque pas d'élèves) qui venaient jouer avec nous. Jamais aucune ne m'a tutoyée ni ne m'a appelée Tonton ; en même temps nous étions bons amis et vrais camarades.

C'est respect d'un côté et de l'autre.

Les petites fermières, pour se rendre à l'école ou à l'église, devaient passer à Tréguel pour prendre l'allée. Il y a vingt ans, elles m'ont raconté : "On ne peut imaginer comme monsieur le Comte était poli ; nous le croisions tous les jours en allant à l'école ; lui, revenait de la messe. Nous nous disions : "Cette fois nous serons les premières à dire bonjour. Nous n'avons jamais réussi ; il avait déjà retiré sa casquette en disant : "Bonjour les petites" avant que nous ayons pu dire : "Bonjour monsieur le Comte".

Je suis certaine que face à une porte, il ne serait jamais passé devant une de ces petites filles... Quand j'avais 13 ou 14 ans, il prenait toujours le strapontin pour nous laisser la banquette au fond de la voiture.

Cela me rappelle une petite aventure bien des années plus tard, en décembre 1947, alors que nous revenions Raoul et moi du mariage à Nice de mon neveu Jacques de Guigné. Raoul aperçut dans le couloir Monseigneur Villepelet qui se rendait à Rome pour sa visite "ad limina". Monseigneur voyageait en seconde



- 1933 : Kermesse aux Sorinières



- 1930 : Au "Prieuré" : avec les 3 filles de Robert :
Marie-Edmée, Marie-Thérèse, Marie-Cécile
- Raoul et Tonton vers 1930

classe comme nous. J'étais assise près de la fenêtre dans le sens de la marche. Raoul alla trouver notre évêque et lui proposa : "Ne restez pas debout, prenez ma place." Monseigneur me salua : "Bonjour madame la Comtesse". Pendant plus d'une heure, nous avons bavardé : "Votre Excellence veut-elle ?" Je parlais à la troisième personne comme il se doit. Raoul du couloir voyait les gens qui se tordaient de rire.

Est-ce mieux maintenant ? On appelle l'évêque par son prénom, on le tutoie ! Tout est à l'avenant ; j'ai reçu ces jours derniers, de l'étude de mon notaire, un bail à signer, pour des fermiers. Il était écrit : "Madame Marie Cécile de Becdelièvre..." Les fermiers n'auraient jamais rédigé ainsi, ils auraient porté : "Madame la comtesse..." Est-ce de l'orgueil de ma part ? Je ne crois pas, c'est une sorte de fidélité. Un notaire de famille a pu faire cela !

Le respect, la tenue c'est la même chose ; j'ai horreur qu'on se tienne mal à table mais suis horrifiée, bien plus encore, par la tenue de jeunes femmes à l'église. A l'ordination d'un prêtre à Avignon il y a quelques années, je fus outrée. Une jeune fille est venue au micro pour faire un rapport sur les activités de l'ordinand ; elle était décolletée outrageusement et portait une robe à mi-cuisse. Autrefois, pour moins que cela, j'ai vu un vicaire se déplacer et recouvrir d'un châle les épaules et les bras d'une dame.

Il ne faut pas croire que je sois systématiquement attachée aux habitudes anciennes ; j'ai cessé de me couvrir la tête à l'église, tant pis pour Saint-Paul, mais devenue la seule ainsi chapeauté, j'avais l'air complètement "gnou-gnou".

Encore autre chose ; pourquoi tant de personnes, tant de prêtres, ne plient-ils plus le genou devant le Saint-Sacrement ? On se contente d'un geste de la tête. C'est consternant ! le psaume dit pourtant : "Prosternez-vous".

Il est important de garder leur sens et leur dignité aux gestes. Quand une femme, mère de quatre enfants se marie à l'église en robe de mariée, escortée de ses quatre enfants, ça ne tient pas debout.

Il y a cinquante ans, j'ai connu une jeune fille qui avait perdu son père et dont l'oncle faisait vivre la famille.

Cette jeune fille, Léonce, était fiancée mais l'oncle était hostile au mariage. Léonce a attendu un bébé et son oncle a dû s'incliner. "Marie-toi, mais tu te marieras à sept heures du matin et habillée en gris !"

Ça a fait un effet dans le bourg...!

* * * * *

En novembre 1933, à 66 ans, ma belle-mère quitta le Prieuré pour s'installer dans une petite maison, rue Jules Simon à Tours ; au rez-de-chaussée, un vestibule comme celui d'une maison de curé, un salon petit, un petit salon très petit, une

ainsi que la nuit ma belle-mère sonnait à chaque instant pour que la soeur sorte Zézette ou s'occupe d'elle.

Je dis bien vite à la mère supérieure que nous allions arranger les choses. J'étais d'autant plus ennuyée que Joséphine, de son côté, se plaignait que la vie était intenable, qu'il n'y avait jamais une minute de paix avec cette chienne.

Je dis à Raoul : "Il n'y a qu'un moyen : faire disparaître cet animal." Il en convint mais le médecin de ma belle-mère ne voulut pas entendre parler de cette histoire : "Vous allez la tuer !" Finalement j'en fis à ma tête.

Je partis pour Tours, avec, dans mon sac, de la viande empoisonnée et, sous le bras, une petite chienne de mon élevage. Le soir même, accompagnée de Joséphine, je sortis Zézette et lui jetai sa nourriture ; elle s'en empara, mais repartit aussitôt car ma belle-mère l'appelait. Elle y avait à peine goûté.

Nous étions désespérées à l'idée d'avoir à recommencer l'opération le lendemain.

La nuit passa et dès le matin Joséphine vint me dire : "Tout va bien, madame la Comtesse. Zézette a été malade toute la nuit et elle est morte tout à l'heure. Madame la Comtesse n'a rien soupçonné".

Je montai chez ma belle-mère, ma petite chienne sous le bras et la lui proposai. Je la vois encore, se cachant les yeux derrière les mains pour ne pas la voir ! "Non, non, je ne veux pas la regarder. On ne remplacera jamais ma Zézette". - "Voyons ! Regardez comme elle est mignonne !" - "Non", mais le regard filtrait déjà entre les doigts et j'entendis tout à coup : "Comme elle est belle : viens Zézette". J'avais gagné.

Tout de même, j'avais pris un gros risque, contre l'avis du médecin. J'étais très contente de moi !

Ma belle-mère est morte le 9 février 1951, entourée de Jean, de Raoul¹ et de Joséphine. La cérémonie de sépulture eut lieu le 12 février à la cathédrale de Tours. J'en garde un souvenir abominable. Le chanoine Damviré avait dit : "Madame de Guigné recherchait l'esprit de pauvreté, il faut donc un enterrement pauvre". Tout le monde dit : "Bon !" Ce fut un enterrement de troisième classe sans tenture ni chants, avec un seul prêtre. Tout de même j'aurais bien voulu des prêtres, de la lumière et des chants. Pour une femme qui avait connu tous les succès, ce fut lugubre, épouvantable...

Dans ma famille nous pratiquions différemment. A l'extérieur dans la rue, on ne faisait rien, mais dans l'église tout était fait au mieux ; d'une part, cela rapportait de l'argent à l'Eglise et la cérémonie était plus belle.

Après tout, pour ma belle-mère cela n'avait plus d'importance et ce fut peut-être un bien pour ses enfants.

¹J'ai tenu à reproduire les dernières paroles de la mère de Raoul, écrites par lui. (photo face p. 32)



Dernières paroles spirituelles de Maman

Seigneur vous m'avez tout donné
et vous rendez tout.

que je suis heureuse d'avoir vu le
Chanoine Dauvray !

Après l'avoir vu il semble qu'il est
plus facile de mourir.

Merci, Mon Dieu, merci
(à maintes reprises)

Comment faut-il faire pour mourir ?
De quel côté me tourner ?

La Croix.



- Mariage de mes nièces de Cornulier avec Monsieur de Valois et le
Commandant de Castel.
- Dernières paroles de ma belle-mère, écrites par Raoul
- Photo de ma belle-mère en 1940

Le 6 février 1934, j'ai été arrêtée par la police et conduite chez le Procureur.

Nous nous trouvions à la Roche-sur-Yon où j'accompagnais Raoul dans l'une de ses tournées. Nous n'avions pas eu le temps de passer chez nos cousins La Martinière : Henri était alors directeur du dépôt d'étalons. Sa femme Marie, née Floris, était, quoique beaucoup plus âgée, la cousine germaine de Raoul.

Raoul m'avait demandé : "Tu seras gentille de m'attendre dans la voiture". Je me trouvais sur la place du Théâtre et devant moi se dressait une sorte de panneau où quelqu'un venait d'afficher une page de journal. Je descendis pour voir ce qui était écrit et je lus un bref article qui racontait les événements de Paris, les manifestations d'anciens combattants et des Croix de Feu du colonel de la Roque, des Camelots du Roi. Les amis de la droite patriotique dont nous étions très proches réclamaient avec force le départ de Daladier, tant le gouvernement était corrompu.

Un autre homme arriva et déchira l'affiche ; quelques minutes plus tard elle fut remplacée puis déchirée à nouveau. Ce manège se reproduisit plusieurs fois.

Excédée, je pris une feuille de papier dans la voiture, recopiai le texte et le fixai sur le panneau, en écrivant dessus : "Copie de l'affiche retirée par un agent du Gouvernement".

Une main se posa sur mon épaule : "Veuillez me suivre". - "Pourquoi ?" - "C'est bien vous qui avez écrit cela ?" - "Oui, monsieur, je n'admets pas que l'on retire les informations qui nous sont destinées". - "Monsieur le Procureur de la République vous attend".

Je fus conduite au Palais de Justice qui était proche et j'attendis dans une grande salle. Assez vite on me fit entrer. "Asseyez-vous, madame. Pourquoi avez-vous fait cela ?" - "Pourquoi nous empêche-t-on de savoir ce qui se passe à Paris ?" - "Je n'ai pas d'explications à vous fournir. Comment vous appelez-vous ?" - "Madame de Guigné". - "N'êtes-vous pas parente des La Martinière ?" - "Ce sont mes cousins". - "Bien, bien !" puis, se levant : "Vous êtes libre, mais je vous en prie, ne recommencez pas car vous contrecarrez les ordres auxquels je dois obéir ; c'est très ennuyeux". Il me reconduisit jusqu'à la porte. Le nom de nos cousins avait été un sésame.

Pendant ce temps, Raoul me cherchait partout : "Je suis revenu deux fois à la voiture, où étais-tu ?" - "J'étais convoquée chez le Procureur de la République". Il en fut à la fois amusé et indigné.

Le soir même, les La Martinière recevaient à dîner et le Procureur était invité. Il ne peut s'empêcher de raconter l'aventure : "Une de vos cousines, charmante au demeurant... " Dès le lendemain, Marie m'appela au téléphone : "Eh bien ! Quelle histoire ! Elle court la ville ! On ne parle que de vous !" Raoul n'en fut pas très satisfait.

Six jours plus tard, le 12 février, je rentrais à la clinique des Augustines, rue du Lycée pour une dent de sagesse. Une piqûre sans asepsie entraîna un phlegmon érysypélateux. Il fallut une opération qui provoqua une hémorragie. Je ne sortis vraiment de la clinique que le 15 mai.

Je dus rester près de deux mois couchée sur le ventre ; c'est alors que je reçus la visite d'Alain de la Fouchardière qui eut ce mot inoubliable pour moi : "Vous êtes notre rayon de soleil". Je le répète, de tout ce que j'ai jamais entendu dans ma vie, c'est le mot qui m'a causé le plus de joie. Raoul plusieurs fois passa la nuit à la clinique.

Je souffrais beaucoup et trouvais le temps long. Les nuits surtout étaient interminables. Une fois je me suis dit : "Je vais rester deux heures sans regarder le réveil". J'ai laissé le temps passer, passer et puis j'ai regardé, il s'était écoulé trois minutes et demie. Plusieurs fois j'ai essayé, je n'ai jamais réussi à dépasser ce temps. Heureusement, il y avait les religieuses, les médecins, des amours...

Mon père, un jour fut outré par le langage des médecins. J'étais dans mon lit sur le ventre comme d'habitude. Le Dr Auvigne arriva alors que papa était près de moi et me dit : "Je viens voir cette jolie petite fesse". - "Oh !" Papa prit un air épouvanté et s'exclama quand le docteur fut sorti : "Quel malotru !" - "Eh non papa, il se moquait. C'est bien normal !" Mon père se scandalisait très facilement, pas moi car le Dr Auvigne était un ami et puis, soyons honnête, j'adorais flirter et à la clinique j'avais trois médecins en adoration devant moi. Le Dr Cesbron, le dimanche matin, s'arrêtait si gentiment pour faire "une petite partie d'échec" et je lui disais : "Vous êtes mon plaisir du dimanche matin !" et le Dr Merand me faisait des visites qui n'en finissaient pas...! Malgré mes souffrances, je garde de ces jours un souvenir radieux.

Pendant cette période qui précéda la guerre, Raoul, en dehors de son travail et de nos voyages à Paris, Tours ou Tréguel, suivit assidûment les périodes militaires des officiers de réserve, les réunions d'Anciens Combattants et même les conférences et congrès du PSF (Parti Social Français) du colonel de la Rocque. Nous étions royalistes et le sommes restés ; et le colonel de la Rocque, c'était autre chose que le comte de Paris !

Raoul avait souffert de la condamnation de l'Action Française, non pas autant que maman ou Yvonne, ni même que Monseigneur Lefère de la Motte, évêque de Nantes en 1936 qui avait fait lire la condamnation dans les églises en latin, afin qu'elle ne soit pas comprise. Avant notre mariage, Raoul allait vendre le journal de l'Action Française à la porte des églises. Il avait même été camelot du roi. Nous pensions que la République est un régime impraticable dans un pays comme le nôtre, un pays latin emporté par le verbe. Ce n'est pas possible d'avoir chez nous une république saine et bonne. Seuls les grecs ont pu cela.

Dans notre système quand on a à choisir entre un objet bleu ou un objet blanc, on ne le choisit pas parce qu'il est bleu ou parce qu'il est blanc, mais parce que la majorité a voté pour le blanc ou le bleu. On dit, je fais comme tout le monde. C'est ça la démocratie...!

Je pense à un autre exemple : prenons une famille dont les parents sont divorcés. On propose aux enfants : "les enfants, vous allez voter pour élire celui de

vos parents qui détiendra l'autorité pendant deux ans;". L'Élu sera celui qui les aimera le plus mal, les gâtera le plus, la concurrence quoi ! Ce ne peut être autrement.

Je veux bien d'une République à condition qu'elle ne soit pas basée sur le suffrage universel. Avec la télévision, le suffrage universel est idiot. C'est le plus vantard, le plus matois qui se fait élire. Il suffit de voir Clinton aux Etats-Unis. C'est uniquement sa bonne figure un peu bêtasse qui l'a fait élire et sa femme qui l'embrasse devant tout le monde... qui était même contre la guerre du Golfe !

Pour avoir droit de bénéficier d'un suffrage politique quel qu'il soit, important ou non, je suis favorable à une règle : qu'il soit interdit de paraître à la télévision. Que soit désigné un speaker unique pour tous les candidats et qu'il lise les messages aussi souvent qu'il le faut.

Je reste royaliste.

La mort de Louis XVI fut un crime abominable, si grave qu'il faut le rappeler de temps en temps. C'est le péché collectif de tous les français. Le 22 janvier, je prie pour le Roi. J'entends dire : "On ne peut plus avoir de Roi, c'est anachronique, c'est sorti des habitudes !!..." Quand on mange salement, il faut réapprendre à manger proprement !

"Tu n'as peur de rien" me disait Raoul, c'est faux, mais ce qui est vrai c'est que c'est toujours à moi que l'on demandait ce que personne ne voulait faire.

Un jour, mon curé, à la suite d'une lettre du Pape qui demandait que chaque messe soit une messe où les fidèles soient appelés à communier, vint me trouver. Il faut se rappeler qu'à cette époque on communiait à la première messe basse ou alors avant la grand-messe, mais pas pendant. Donc, mon curé me demanda : "Madame la Comtesse, il faut que vous ayez la bonté d'aller communier à la grand-messe au lieu de le faire avant ; si vous ne faites pas le premier pas, personne ne le fera jamais". - "Mais, je serai la seule, monsieur le curé". - "Vous serez la seule, mais il le faut".

Raoul à qui je fis part de cette demande m'avertit : "Va si tu veux, mais moi je n'irai pas".

Le dimanche suivant, je me retrouvai seule et bien ennuyée à la table de communion ; très vite deux ou trois personnes me rejoignirent et enfin l'habitude fut prise.

Désormais, je ne peux comprendre une messe sans communion, au moins de désir.

Il m'est arrivé d'assister à des messes étranges et à des communions falsifiées.

Autrefois on demandait que le prêtre fut assisté si possible d'un répondant pour célébrer la messe. Aussi, quand j'allais à Lourdes, je me levais dès cinq heures, je descendais à la crypte et avertissais le sacristain : "S'il y a un prêtre dans

A 7 heures du matin, le 25 août 1939, Raoul fut mobilisé. A dix heures, je suis partie avec lui à Fontenay le Comte où il était affecté à la commission de réquisition des chevaux. L'après-midi, je revins seule à la Blanchardière.

Le 2 septembre, ce fut la mobilisation générale et le 3, la déclaration de guerre. Du 3 au 7, Raoul travailla à choisir des chevaux parmi ceux qui lui étaient présentés. Il y perdit un héritage.

Il rencontra à Fontenay un vieux cousin très éloigné, le cousin de Chantreau, un vieux, vieux monsieur, sourd comme un pot ; le cousin de Chantreau avait d'excellents chevaux.

Raoul qui n'entendait pas clair non plus, lui demanda : "Quel est le cheval auquel vous tenez le moins ? ; l'oncle comprit : "Quel est le cheval auquel vous tenez le plus ?" et le désigna. Raoul fit mettre la marque rouge et l'animal fut réquisitionné sur le champ.

Le cousin furieux, s'éloigna et rencontrant mon beau-frère Guy du Boisduzier, le mari de Simone, lui dit : "Je déshérite Raoul de Guigné, c'est vous qui aurez..." et il désigna une ferme.

Raoul en riait : "Qu'importe ! C'est si drôle !" ; en tout cas le cousin exécuta sa menace.

Raoul revint à la Blanchardière le 7 septembre et fut démobilisé le 10 à Vannes. Des anglais passèrent, voulant monter chez nous une batterie de DCA avec des projecteurs ; puis, repartirent comme ils étaient venus.

Raoul n'acceptait pas cette inaction ; le 26 septembre, il déposa à Vannes une demande d'affectation volontaire. Dès le lendemain il fut incorporé avec le grade de lieutenant à la 302ème batterie du "Centre d'Organisation de l'Artillerie Autonome" (COAA) et envoyé à Vernon dans l'Eure.

Le 11 octobre, il revint puis repartit à Vannes. Le 22 octobre, nommé commandant de la 301ème batterie, il regagna Vernon puis revint à Vannes, en un chassé croisé continu.

Pendant ce temps, je m'étais rendue à Tréguel puis à Tours.

Enfin le 8 décembre, je le rejoignis à Vannes dans une petite maison que nous avions louée, 20 rue des Chanoines ; il suffisait de traverser la rue pour pénétrer dans le chœur de la cathédrale : je garde de ces jours un souvenir merveilleux. Il fallut déménager le 6 février, le propriétaire voulant récupérer sa maison. Nous nous sommes alors installés dans une villa neuve au 36 de la rue Aristide Briand, regrettant bien notre petit logement face à la cathédrale.

A Vannes, Raoul se trouva mêlé à beaucoup d'officiers de réserve, dont un grand nombre étaient instituteurs laïques. "Ecoeurant disait-il ; ils ne parlent que de permission et de Pernod". Très vite, il eut des responsabilités supérieures à son grade.



- La photo du "scandale" : Tonton et André
- Tonton et Raoul avant la guerre.

Tout allait à vau-l'eau : tenue relâchée, vêtements en mauvais état, repas infects, secrétariat mal tenu. Alors il demanda à chacun sa profession, plaça des cuisiniers aux cuisines, des tailleurs aux vêtements et la cuisine devint excellente et les écritures bien faites.

Quand il partit, tout était en ordre. Pourtant, moins de deux mois plus tard, il ne fallut que huit allemands pour s'emparer de tout le régiment !

Le 20 avril 1940, Raoul fut convoqué au ministère à Paris pour suivre les cours du chiffre. Après un bref retour à Vannes du 12 au 19 mai, il fut affecté à Paris à l'équipe numéro 1 du chiffre. Je le rejoignis le 28, à l'hôtel Cayré, avec un révolver qui avait coûté 310 francs.¹

Début juin, eurent lieu les premiers bombardements allemands. Au même moment, Raoul recevait des informations déconcertantes ; Des officiers supérieurs français qui avaient pu quitter la poche de Dunkerque et s'embarquer pour l'Angleterre, avaient été, dès leur arrivée en Grande-Bretagne désarmés et emprisonnés. Où étaient donc les alliés ? Comment comprendre ?

Le service du chiffre (l'EMA) dut quitter Paris, d'abord pour le camp de la Courtine le 14 juin, Paris étant déclaré ville ouverte, puis le 19 juin pour Montauban. Je ne reverrais Raoul, à Montauban, que le 22 juin, le jour de l'Armistice.

Dès le 10 juin, un lundi à 5 heures du matin, Raoul m'avait fait monter dans une auto avec deux de ses amis auxquels il m'avait confiée, Lambert et Follin.

Que j'ai pu rire pendant ce voyage ! Après avoir été pris dans un bombardement près de Chartres, nous sommes arrivés à Blois.

A deux heures de l'après-midi, nous avons pris le train pour être dans la soirée à Tours. Je courus chez ma belle-mère qui était déjà partie et, après plusieurs alertes je repris le train à onze heures du soir pour Angers. Arrivés à quatre heures du matin, nous nous sommes réfugiés dans une cave d'hôtel, les sirènes sonnant l'alerte ; suivit un bombardement.

Il faisait grand noir, je ne vis pas la première marche et tombai dans la cave, me faisant très mal. On voulut bien me donner une chambre car je m'étais blessée. Sans penser à mal, j'ai offert à l'officier qui m'accompagnait, le divan qui se trouvait dans la chambre : "Oh non ! madame, merci." J'étais naïve et bête...

A une heure de l'après-midi, je montai dans le train de Nantes, bondé. Ne trouvant aucune place, je cherchai les toilettes, espérant m'asseoir. J'y trouvai un homme qui vomissait le sang à pleine bouche : "Vous ne pouvez rester comme ça ; il faut vous étendre. Venez avec moi". Après l'avoir nettoyé de mon mieux, je l'entraînai de compartiment en compartiment, demandant partout : "Cet homme est malade, quelqu'un veut-il donner sa place ?" Je trouvai enfin un prêtre : "Monsieur

¹En annexe : attestation d'identité au Service du chiffre de l'Etat-Major de l'Armée.

l'Abbé, voulez-vous céder votre place à cet homme qui n'en peut plus ?" - "Non !" me répondit-il.

Je me suis fâchée : "Et vous êtes prêtre ! C'est honteux !" Enfin quelqu'un se leva et Bouvreuil, c'est ainsi qu'il s'appelait, put se reposer un peu. Je ne le quittai pas jusqu'à Nantes où nous sommes arrivés à cinq heures. Je le conduisis à l'Hôtel Dieu et revint à la Blanchardière.

J'étais esquincée mais indignée par l'égoïsme des voyageurs surtout de ce prêtre. Sans doute Bouvreuil avait-il la tuberculose et ils avaient peur ; après tout, ils n'avaient qu'à tous partir et lui laisser la banquette !

Bouvreuil fut envoyé à la Roche-sur-Yon d'où il m'envoya une carte pour me remercier.

Deux ou trois jours plus tard, une lettre m'avisait que l'argent qui nous venait d'Amérique (la Stauffer d'oncle Christian) était déposé dans une banque à Bordeaux. Aussitôt je me dis : "Il faut que j'y sois avant les Allemands". En même temps, je reçus une lettre de Tours, que ma belle-mère avait regagné après mon passage ; elle venait de La Presle et partait à Agassac ; Raoul venait de passer la voir. Elle terminait cette lettre par ces mots auxquels j'étais peu habituée : "Votre petite mère qui pense beaucoup à vous". Quelques jours plus tard, elle serait plus rude !

Le dimanche 16 juin, mes parents étaient partis pour Tréguel. Le mardi je montai en voiture avec Marie-Joseph ma petite domestique, mon revolver et mon argenterie. J'aimais bien cette Marie-Joseph d'alors mais elle avait un défaut, elle racontait n'importe quoi. Un temps, elle fit courir le bruit : "Monsieur le Comte boit". Quand je lui fis la réflexion : "Mais enfin Marie-Joseph, vous savez que ce n'est pas vrai !". Elle me répondit : "On me pose des questions, il faut bien que je dise quelque chose". - "Eh bien, vous auriez pu trouver mieux !"

Une autre fois, elle eut entre les mains une photographie où André de la Fouchardière, mon beau-frère qui était un grand frère pour moi, debout au bas du perron de Tréguel, me soutenait de ses bras alors que je m'appuyais sur lui. Elle s'empressa de la montrer partout : "Regardez comme madame la Comtesse se tient !" Il faut bien parler quand on a rien à dire ! Marie-Joseph nous a quittés pendant la guerre, aux derniers jours de 1941. (Photo face p. 42)

Je n'avais plus de nouvelles de Raoul, ni lui de moi ; depuis j'ai découvert quelques notes dans ses carnets qui traduisaient son angoisse (ce qui est tout à fait inhabituel chez lui) : "C'est le désastre. Mon Dieu nous vous aimons, nous avons confiance en Vous ; que Votre règne arrive. Sauvez ma bien-aimée et tous ceux qui me sont chers. Ne nous abandonnez pas".

J'avais idée de passer à Tréguel, mais à Parthenay je dus rebrousser chemin, la route étant déjà coupée. Je filai à Marillet, en Vendée, chez ma sœur Simone où j'enterrai l'argenterie, bien mal sans doute car elle resta tachée, quoi qu'on y fit. Le lendemain, je repris la route de Niort et arrivai le soir à Genozac près de Pons pour coucher dans une petite auberge. Que c'était amusant ! Là j'ai appris qu'il valait mieux coucher sur un sommier que sur un matelas ! Il y avait juste un lit, nous étions deux et je n'avais aucune envie de coucher avec Marie-

Joseph, ni elle de coucher avec moi sans doute. Bien charitablement, je lui proposai, après avoir déposé le matelas par terre : "Je te laisse le sommier". - "Madame la Comtesse sera mieux sur le sommier". J'en doutais fort mais j'ai très bien dormi.

Le lendemain matin, levées à trois heures, nous avons repris la route. J'avais mon revolver près de moi et la fille derrière. Nous sommes arrivées au pont sur la Dordogne à Saint André de Cubzac. Nous y avons vu un spectacle affreux : tous ces gens avec leurs bagages, enfants, vieillards, entassés. Des convois militaires passaient et je les laissais passer. Ce fut le tour d'un bataillon du train et un officier m'interpella : "Faufilez-vous là entre ces deux camions". Nous nous sommes laissées porter ainsi jusqu'à Bordeaux où j'ai trouvé un hôtel". L'hôtel des Grands Hommes". Ayant encore un peu de temps, j'ai fait les banques : elles étaient toutes fermées.

Croyant Raoul tout près, j'ai, pour me renseigner, couru les bureaux militaires. Dans chacun d'eux je retrouvais le même homme qui posait des questions et filait ; j'ai fini par le dénoncer, il a été arrêté. C'était un espion.

J'appris ce soir-là que Raoul était à Blaye la veille et que maintenant il devait se trouver à Montauban. Mais à Bordeaux, on racontait tant de choses ! On répétait qu'à la suite des bombardements de la veille, les hôpitaux étaient bondés et que le sang coulait à tel point que les infirmières devaient porter des bottes : c'est bien l'exagération du midi !

A cette même date, je lis dans l'agenda de Raoul :

- 20 juin : "J'apprends que les allemands sont à 25 kilomètres au sud de Nantes. Quelle angoisse mon Dieu. Vierge Marie, protégez ma petite fille à moi".

- 21 juin : "Attente angoissée. Je suis brisé d'inquiétude".

Ce même vendredi de juin, après une nuit à l'hôtel, j'ai fait les démarches nécessaires auprès de la banque afin que dorénavant les fonds provenant d'Amérique soient retenus aux États-Unis et ne risquent pas d'être confisqués par les allemands. Notre fortune était ainsi à l'abri mais elle nous fit défaut pendant l'occupation. L'argent récupéré à Bordeaux nous a permis de faire vivre ma belle-mère pendant toute la guerre.

Ceci fait, nous avons rendu visite à Oncle Christian à Sénéjac, à 19 kilomètres de Bordeaux. Le pauvre oncle, paralysé (il devait mourir deux ans plus tard) me reçut gentiment mais fut bien incapable de me dire "Restez". Je suis repartie à Agassac, le ravissant château des Floris à quelques kilomètres. La maison était pleine : une quantité de petits enfants autour de mes deux cousines de Floris, ma belle-soeur Charlotte, avec ses enfants, les enfants de mon beau-frère Jean et ma belle-mère qui venait d'arriver. je m'inquiétai auprès d'elle : "Pouvez-vous demander à Jeanne si nous pouvons passer la nuit ?" - "Surement pas, nous sommes bien assez nombreux comme ça !" Je me suis fait dûment éjecter. Avec Marie-Joseph, j'ai repris la route, la nuit tombée, vers Montauban, ne sachant trop où je retrouverais Raoul.

Nous avons été poursuivies par un avion qui nous rasait en tirant quelques coups, mais nous étions déjà à l'abri dans les buissons où je me jetais. Je m'amusais énormément. C'était drôle ! Les choses dangereuses sont toujours amusantes. Nous avons dîné à Marmande, très tard car nous avons roulé toute la nuit avec les veilleuses pour ne pas attirer l'attention. A chaque instant, nous nous arrêtons sur le bas-côté pour laisser passer des convois ; le voyage n'en finissait pas. Au petit matin, nous étions à Montauban dans une odeur exquise ; les tilleuls embaumaient. Il n'y a qu'à Montauban que j'ai senti une si bonne odeur aux tilleuls.

Il nous avait fallu sept heures pour faire 150 kilomètres.

Ce samedi 22 juin 1940, nous nous sommes installées de façon précaire dans une salle de bains d'un tout petit hôtel. Plus tard dans la matinée, je suis partie à la recherche de Raoul que je retrouvai à la caserne de Pomponne. A cette date, sur son carnet, je lis :

- 22 juin, "Notre-Dame de Lourdes, merci !"

Huit jours plus tard, nous nous sommes rendus tous les trois à Limoges car Raoul était affecté à la 12ème Région, puis le 4 juillet à Saint Junien, cette petite ville où étaient fabriquées les délicieuses réglisses Saint Florent. Pendant quelques jours nous avons habité chez les Saint Florent.

Raoul travaillait à la démobilisation et moi je bavardais avec de nombreuses familles : Follin, Saint Florent, etc...

Raoul fut démobilisé le 31 Juillet. Tout de suite, nous prîmes la route du retour et nous fîmes une halte à Tréguel. Le château était plein d'officiers supérieurs allemands et mon père les ignorait passant devant eux avec un air hautain. Yvonne reçut alors une gifle : voyant les allemands débarquer au bas du perron, elle s'était fâchée : "les salauds, c'est dégoûtant ; maman s'était retournée et avait calmé d'un vigoureux soufflet sa fille de cinquante ans".

Pendant le voyage, mon revolver me fut pris à la ligne de démarcation ; je l'avais pourtant bien caché ! Enfin nous retrouvâmes la Blanchardière en bon état.¹

En ce temps-là, j'étais belliqueuse et féroce : j'ai même admonesté un officier belge : " Vous êtes des traîtres, vous nous avez lâchés", ce qui prouve aussi que j'étais mal informée.

Il ne faut pas croire que je sois sans peur : au contraire je suis très peureuse mais j'adore avoir peur. Aujourd'hui, quand je monte le soir dans ma chambre, je fais semblant d'avoir le chien devant moi : "Pousse-toi Nounours, laisse-moi voyons, je veux monter devant toi !" Si un voleur était là-haut, il m'entendrait...

C'est une comédie que je joue tous les soirs car je tremble de peur.

¹En annexe : Document établi par Raoul et fixant les dates exactes des événements rapportés entre le 25 août 1939 et le 31 juillet 1940.

Ainsi commençait cette période passionnante de la guerre. A Montauban, à St Junien, Raoul aurait pu partir, quitter la France pour l'Afrique ou l'Angleterre. Il y songea mais se dit que ce serait une désertion ; il pensait qu'il était sans doute plus courageux de rester que de partir.

On a vite fait de juger aujourd'hui sans rien savoir des difficultés du moment. Pour ceux qui sont restés, du plus petit bonhomme au plus grand, il fallait, pour vivre en Français et tenir dans l'honneur, du courage, de la raison et de la sagesse.

Raoul s'est réjoui quand le Maréchal Pétain a été nommé Chef de l'Etat, mais au lendemain de son entrevue avec Hitler à Montoire, il a placé trois points d'interrogation dans son carnet ; puis il a ajouté un peu plus loin : "Il faut faire confiance au Maréchal Pétain et admirer l'oeuvre déjà accomplie". Plus tard, à Noël, il notait : "Noël de la défaite mais de l'espérance".

C'est vrai, nous étions pétainistes en plein : nous avions soif de netteté, de propreté. Nous avons été émus par l'engagement du Maréchal : "Je fais à la France le don de ma personne".

Quand le Maréchal disait : "Travail, Famille, Patrie", c'était grand comme idée. Ce fut un homme formidable. Mon oncle Eric de Becdelièvre, le colonel, nous avait raconté que, pendant la grande guerre, étant officier de liaison entre les anglais et le Quartier Général, il eut à remettre un pli au général Pétain. Arrivé au Quartier Général, on l'introduisit et le général lut le message : "Ecoutez, Becdelièvre, j'en ai au moins pour deux heures avant de vous donner la réponse ; allongez-vous sur mon lit de camp et dormez". C'était rudement chic... et il était toujours comme ça.

En 1941, Raoul sera nommé Président de la Délégation Spéciale à la mairie des Sorinières par le Maréchal et il tiendra à ce que le cachet de la commune porte la Francisque. En 1944, il sera destitué pour sa fidélité au Maréchal après des dénonciations calomnieuses ; la même année au mois de novembre, le préfet le rétablira dans sa fonction. Au printemps 1945, il sera élu triomphalement : c'était justice. Tonton, tout aussi pétainiste que lui, fut choisie pour faire parti du Comité de Libération.

Ainsi va l'histoire.



Reproduction interdite V. 2002

« Je fais à la France le don de ma personne. »

Ph. Pétain



LE PRÉSIDENT
DE LA DÉLÉGATION SPÉCIALE
M. Guignard

M. Guignard

- Le Maréchal Pétain
- Les cachets des Sorinières, réalisés par Raoul.

LA FAMILLE GUIGNE DE 1850 A 1920 ; quelques dates retrouvées dans les papiers de famille (mais dont certaines sont sûrement inexactes).

- 1852 Naissance de Georges de Guigné (père de Raoul) à St Denis de Bourbon.
- 1856 Départ de toute la famille pour la France. (*peut-être*)
Passage à Nantes puis à Buxières (Indre) chez les Saint-Georges.
Arrivée à Toulouse pour l'éducation des enfants (collège Ste Marie de Caousan). (*en tous cas chez les Jésuites et sans la famille*)
- 1866 (?) Oncle Paul quitte Toulouse pour Rome et s'engage aux Zouaves Pontificaux puis repart à l'Ile Bourbon.
Anne et Joséphine de Guigné entrent chez les Religieuses Réparatrices.
- 1867 Retour à l'île Bourbon de grand-père et grand'mère de Guigné, (*faux à mon avis*) accompagnés de tante Gabrielle et mon beau-père, alors âgé de 15 ans.
C'est la ruine des plantations.
- 1868 Oncle Paul se marie à l'Ile Bourbon.
Oncle Christian, après un séjour chez ses cousins Imhans à Bourg en Bresse, fait un stage dans une banque à Elbeuf.
Oncle Albert achève ses études à Toulouse.
- 1869 Oncle Albert est reçu aux examens de Commissaire de Marine et rejoint son poste en Indochine. A Saïgon, il rencontre le Père Patria et Monsieur Brazier de Thuy, son futur beau-père.
Oncle Christian entre au Comptoir d'Escompte à Paris où il perçoit un traitement de 114 francs par mois.
Grand-père et grand'mère de Guigné quittent définitivement l'Ile Bourbon pour Pondichery où grand-père est nommé magistrat. Ils s'embarquent avec tante Gabrielle et mon beau-père.
- 1870 Oncle Christian est à Paris pendant le siège et quitte quelque temps son emploi pour s'engager dans un Corps Franc.
Oncle Albert, grâce à Monsieur Brasier de Thuy et au Père Patria, est nommé commis intérimaire des Messageries Maritimes à Singapour : son traitement est de 900 francs par an ; par la suite, il assume un intérim à Saïgon où il fait la connaissance de René Brasier de Thuy son futur beau-frère et de sa soeur avec qui il se fiance bientôt.
Mon beau-père quitte Pondichery pour Bourbon et rejoint oncle Paul qui y était resté seul avec sa famille.

- 1871 Oncle Christian est à Paris pendant la Commune ; en mars il part pour Bombay où il vient d'être nommé ; il y restera 4 ans.
 Oncle Albert part en prospection à Sumatra ; le sultan lui promet une concession. Revenu à Pondichery, il soumet ses projets à grand-père qui les approuve.
 Mon beau-père repart seul et définitivement de Bourbon et gagne Pondichery (il a 19 ans).
- 1872-1873 Mon beau-père, envoyé par grand-père, rejoint oncle Albert à Singapour ; les 2 frères gagnent Deli à Sumatra pour organiser les plantations. Le sultan accorde la concession (grâce au réveil) et aux 25000 francs prêtés par oncle Christian.
 La banque Demachy consent des fonds au taux ruineux de 18 %.
 Oncle Albert regagne Singapour et reprend son poste aux Messageries.
 Mon beau-père l'accompagne puis repart à Deli (Sumatra) où il restera jusqu'en 1885 ; il est accompagné, sur une grande barque l'"Hijdroos", par oncle Paul, oncle et tante de Floris et leurs 3 aînés.(!!?)
 Oncle Paul prend la direction des plantations de café, de tabac ; le caoutchouc commencera plus tard.
- Après un bon début, puis une période très difficile, deux excellentes années préludent à une grande prospérité de cette propriété qui couvrait plusieurs milliers d'hectares.
 Oncle de Floris, après avoir participé aux affaires, prend une concession à son compte à Namôë-Rambiay.
 La maison des Guigné est construite à Sunguy-si-Cambing ; c'est un joli bungalow sur pilotis, entouré d'arbres et de plantes luxuriantes (plang-ylang, hibiscus...)
- 1873 (16 juillet) : mort de grand-père qui a donné à ses fils tous les conseils nécessaires pour la conduite de leur entreprise, comme en témoigne sa correspondance.
- 1874 Grand'mère entre en religion chez les Réparatrices où elle retrouve ses filles Anne et Joséphine.
- 1875 Oncle Christian est nommé sous-directeur du Comptoir d'Escompte à Shang-Haï, puis directeur à Hong-Kong.
 Oncle Albert se marie en France avec Mlle Brasier de Thuy.
- 1876 Naissance de Lizzie qui, à Rome, est bénie par Pie IX. Le jeune ménage s'installe à Madras.

- 1877 Oncle Christian part en congé en France. A Naples, il retrouve, se rendant aussi en France : oncle Paul et sa famille, oncle de Floris et sa famille. Puis, ce sont oncle Albert et sa femme qui partent à Madras, revenant d'un voyage en France.
Grand'mère (mère Marie du Coeur Immaculé) quitte Cotacamund et accompagne mère Marie de la Passion à Rome. C'est pendant le voyage que les religieuses élaborèrent les Constitutions de la future congrégation. Le pape Pie IX, après les avoir reçues ainsi qu'oncle Paul et oncle Albert, décide la fondation des Franciscaines Missionnaires de Marie.
Mort à Madras de la femme d'oncle Albert.
Oncle Christian, à son arrivée à Marseille, renonce à son congé pour assurer un intérim à Londres.
- 1878 Oncle Christian fonde une agence du Comptoir d'Escompte à San-Francisco.
- 1879 Oncle Christian se marie avec Mary Parrott (tante Minnie).
- 1882 Oncle Christian quitte le Comptoir et crée ses propres affaires.
- 1885 Oncle Christian fonde avec Mr Stauffer la "Stauffer Chemical Compagny".
- 1885-1887 Mon beau-père revient en France ; il séjourne à Rome chez les Franciscaines qui ont fondé le noviciat des châtelets près de St Briec, puis sont revenues à Rome en 1882. Il rencontre sa future épouse, Emeline Plagino.
Oncle Paul quitte définitivement Sumatra et s'installe à Sénéjac que les 4 frères viennent d'acheter. (*non, ils en ont hérité*).
- 1888 Mon beau-père se marie à Marseille.
Oncle Albert loue la "Tour" à Annecy.
Lizzie et Hélène (fille d'oncle Paul) reçoivent la première communion à Rome des mains du Général des Franciscains, et sont confirmées par le Cardinal Vicaire Parrochi. Oncle Albert et oncle Paul sont reçus en audience par Léon XIII.
- 1889 Mes beaux-parents s'installent à Paris, avenue des Champs-Élysées.
- 1890 Grand'mère meurt aux Châtelets où elle est enterrée.
- 1891 Mes beaux-parents habitent la villa Michelan à Cannes.
Oncle Albert, des Indes, achète La "Tour" par correspondance.
- 1892 Mon beau-père va seul à Sumatra.
Oncle Albert s'installe à La "Tour".

- 1893 Mes beaux-parents, Jean et Robert, vont à Sumatra.
- 1894 Mes beaux-parents, Jean et Robert séjournent, pendant un an environ à Plainesti en Roumanie.
Mort du père de ma belle-mère, le prince Plagino.
- 1895-1896 Mon beau-père achète Rochefleurie à Cannes.
- 1897 (?) Oncle Paul achète La "Cour" indiquée par oncle Albert.
- 1901 Mon beau-père va seul à Sumatra.
- 1904 Mon beau-père retourne à Sumatra pour la dernière fois.
- 1905 L'United Serdang Co absorbe les propriétés de Deli.
- 1907 Oncle Albert se fixe à Paris, avenue de la Bourdonnais, puis rue Cambon.
Mes beaux-parents et leurs enfants s'installent à Paris, avenue Kléber.
- 1913 Oncle Albert va en Cochinchine pour ses plantations de Corn-Tien.

Extraits d'un ouvrage sur les origines de plusieurs familles de l'île Bourbon par le Commandant Dejean de la Batie.

Notice sur la famille de Guigné établissant la descendance des branches champenoises de la souche de Picardie

La famille de Guynes, de Guisgnes, de Guignes et de Guigne à l'origine, de Guigné à partir du XVII^{ème} siècle, à laquelle s'est alliée celle de Nas de Tourris par les Mottet, est une famille de bonne et authentique noblesse originaire de Picardie, où elle a possédé des terres, fiefs et seigneuries de Guignes, Bézu, Chantemerle, Chevilly, Campagne, du Buhat, de Vilette et autres lieux. Elle se divisa, au milieu du XV^{ème} siècle, en deux fortes branches, dont l'une passa en Champagne et en Touraine, puis continua son développement à l'île Bourbon.

Les de Guignes de Picardie, qualifiés nobles et écuyers dans tous les actes, eurent un grand lustre avec Claude et Jean de Guignes, seigneurs de Campagne et de Vilette, fiefs mouvants de la haute suzeraineté des puissants évêques de Noyon.

Charles de Guignes, écuyer, seigneur de Campagne et du Buhat¹, avait épousé "noble demoiselle Jehanne de Vault". Avant de s'établir à Campagne, il demeurait à Guivry² où il s'était marié. Une enquête faite à Chauny en 1563 le qualifie : "noble homme Charles de Guignes écuyer, seigneur de Bézu, demeurant à Guivry". Le village de Bézu près de château-Thierry, peut être considéré comme une des principales résidences de la famille de Guignes, qui a pris sans doute ce nom de la terre voisine de Guignes, et qui s'est ensuite fixée à Campagne en 1576 avec Charles de Guignes. Les de Guignes, seigneurs de Campagne et de Vilette, étaient riches et considérés, à en juger par les belles alliances qu'ils ont contractées avec les héritières des plus nobles maisons du pays.

Antoine de Guignes, seigneur de Campagne, fils de Charles et de Jehanne de Vault, fournit le dénombrement de son fief de Campagne à l'évêque de Noyon le 10 juillet 1582, ce qui semble indiquer que son père était mort peu de temps auparavant. Il épousa par contrat du 20 mars 1575 Anne des Marests, fille du seigneur de Beaurains³. Par acte du 15 août 1586, Jehanne de Vault, sa mère, vendit à sa belle-fille, Anne des Marests, tous ses droits sur la terre et seigneurie de Campagne. Louis, l'aîné de ses deux fils, lui succéda en la seigneurie de

¹ Campagne, commune du canton de Guiscard (Oise).

Le Buhat, ancien fief situé sur le territoire de cette commune, relevait de l'évêché de Noyon.

² Guivry, commune du canton de Chauny, arrondissement de Laon (Aisne).

³ Beaurains, village du canton de Noyon (Oise), dont la seigneurie appartenait aux des Marests.

Campagne. Mais comme il ne laissa pas d'enfants, celle-ci échut à son cousin germain, autre Louis, fils de Christophe de Guignes, frère cadet d'Antoine, et de

demoiselle de Folleville, fille du seigneur de Caillouel¹. Louis II de Guignes, seigneur de Campagne et du Buhat, épousa Françoise de Moreuil, qui lui donna deux fils, Claude et Jean, et une fille, Madeleine.

1.- Claude de Guignes, écuyer, seigneur de Campagne, Chevilly², du Buhat et de Vilette, ne contracta aucune alliance. Il vendit à Antoine d'Estourmel, marquis du Frétoy, par acte du 27 avril 1652, les terres, fiefs et seigneuries de Campagne, Chevilly et du Buhat, au prix de 80.000 livres³, et alla demeurer au château de Vilette, où il mourut le 3 septembre 1661, laissant pour héritier son frère cadet Jean de Guignes, qui suit.

Claude de Guignes avait acquis la seigneurie de Vilette de Jean Le Borgne, comte de Berneuil, seigneur de Montmartin et de Libermont, en échange d'une rente de 2.000 livres tournois, constituée à son profit par le seigneur du Frétoy. L'acte fut passé le 13 juin 1653 par devant Mes Goulouzel et Caillet, notaires à Noyon (Archives de la Somme, B. 707 ; archives de l'Oise, B. 1351).

2.- Madeleine de Guignes, mariée à Jean de l'Épinay, seigneur de Magny à la Fosse⁴.

3.- Jean de Guignes, seigneur de Vilette après la mort sans alliance de son frère aîné Claude, s'allia à Marie-Anne de Noyelles, morte au château de Vilette, le 24 décembre 1685, à l'âge de 62 ans, et inhumée dans l'église de Golancourt, village situé près de Vilette.

Avec Jean de Guignes, mort sans postérité, s'éteignit la branche mère picarde des de Guignes, seigneurs de Vilette dans l'élection de Noyon. La

¹Caillouel, village du canton de Chauny (Aisne).

²Chevilly est une dépendance de Campagne, canton de Guiscard (Oise).

³Antoine d'Estourmel dut payer à l'évêque de Noyon, seigneur dominant de Campagne, de Chevilly et du Buhat, 4.000 livres pour les droits de quint et de requint. D'autre part, une sentence rendue au bailliage de Vermandois le 28 février 1653, avait décidé que la vente aurait lieu à la charge de la redevance de sept muids de blé dus au chapitre de Noyon, en conséquence d'un bail à surcens consenti au seigneur de Campagne, suivant acte du 17 décembre 1652 (Archives de l'Oise, G. 1753).

⁴Magny à la Fosse, canton du Câtelet, arrondissement de Saint-Quentin (Aisne).

seigneurie importante de Vilette fut vendue à Nicolas de Boubers, seigneur de Marest-sur-Matz.

L'inventaire fait au château de Vilette après le décès de Jean de Guignes mentionne : "un sac de papiers dans lequel sont plusieurs pièces pour justifier la noblesse de Jean de Guignes, parmi lesquelles figurent des titres concernant la terre de Campagne, le jugement de M. Dupleix, commissaire aux maintenues en la généralité de Soissons, du 24 janvier 1668, etc..."¹

Il paraît intéressant de noter ici que, dans son Nobiliaire de Picardie, Haudiquier de Blancourt rapporte que Jean de Guigne, seigneur de Vilette, a été maintenu dans sa noblesse par l'intendant de cette province, après production devant le commissaire du Roi, en 1668, de titres de cinq races depuis l'année 1543. Cet auteur signale que cette famille a des ramifications en Champagne, où Nicolas de Guigne est seigneur de la Roche, et donne la description des armes de cette maison : d'argent, à trois maillets de gueules.

La branche de Champagne, issue de la branche mère de Picardie, a possédé les terres, fiefs et seigneuries de la Roche, de Blaincourt, de Frampas, de Romaine et de Vaubercey. Elle a brillé d'un vif éclat à la Roche et à Blaincourt, du XV^{ème} à la fin du XVII^{ème} siècle. Le fief de la Roche fut la résidence des seigneurs de Guigne pendant près de trois siècles. Aussi évoque-t-il toujours le souvenir lointain de l'histoire de ses anciens maîtres qui furent à la fois riches et puissants, et dont la domination s'étendait aux seigneuries environnantes, sous la suzeraineté des hauts barons de Ramerupt. La tige de la branche champenoise est Mathieu alias Mahiet de Guigne, écuyer, seigneur de la Roche, qui vivait en 1457, et dont le nom est parlant par les trois maillets qui figurent dans ses armes.²

¹Archives de la Somme, B. 711 (1599-1765). Consulter également en ce qui concerne les de Guignes, seigneurs de Campagne, de Vilette et autres lieux : Bulletin de la société académique de Chauny, II.225 ; minutes de Me Pain, notaire à Noyon ; archives de l'Oise, G. 1753 ; minutes de Me Caurette, notaire à Ham ; archives de la Somme, B. 707 et liasses B. 712 à 716 ; archives de l'Aisne, B. 1344 et 1351 ; Bibliothèque nationale, manuscrits, cabinet des titres ; Haudiquier de Blancourt, Nobiliaire de Picardie, 1693 (archives d'Amiens).

²Maillet n'est pas, à notre avis, une déformation de Mathieu, comme on l'a avancé. Il faudrait plutôt y voir un surnom porté par le seigneur de la Roche et d'autres membres de la famille de Guigne avant lui, surnom que répétaient ses armes. Dans cette hypothèse, Mahiet aurait dû se transmettre comme nom patronymique, ainsi que se sont transmis le créquier des Créqui, la chèvre des Chabrilan, la croix des Lacroix, le dragon des Montdragon, le maillet des Mailly, l'échelle des Scala, le pin de Loupy, la tête de Maure des Sarrazin, et tels autres meubles héraldiques qui sont devenus les patronymes parlants de familles illustres.

Au début du XVI^{ème} siècle, les Mahiet de Guigne de Champagne formèrent deux branches : la branche aînée avec Edme II de Guigne pour auteur, et la branche cadette ou de Touraine, avec Pierre de Guigne pour auteur.

La branche champenoise, après s'être épanouie à la Roche et à Blaincourt tomba en quenouille par suite de carence de postérité masculine, avec Gabriel et Edme III de Guigne, qui ne laissèrent que des filles. Quant à la branche tourangelles, d'une grande puissance végétative, elle se développa sur les bords de la Loire et de la Vienne, à Saumur, à Chinon et à la Bérangerie. Son passage à l'île Bourbon avec le capitaine Joseph II de Guigne, chevalier de Saint-Louis, seigneur de la Bérangerie, constitue un des épisodes les plus émouvants et les plus glorieux de son histoire.¹

La famille de Guigne contracta aux colonies de bonnes et parfois de riches alliances.

Le capitaine Joseph II de Guigné, seigneur de la Bérangerie, fils de Joseph Ier et d'Hélène Le Maistre, est né à Saumur le 17 décembre 1668. Il appartenait à la Compagnie des Indes, et fut la tige de la branche des Guigné de Bourbon. Il épousa, à Saint-Denis, le 4 novembre 1704, Françoise Carré du Talhouët, fille de Jacques Carré, sieur du Talhouët et de Françoise Chatelain. Il eut quatre enfants, dont Pierre-Joseph qui suit.

1.- Pierre-Joseph de Guigné, capitaine d'infanterie, né à Saint-Denis le 24 janvier 1709, s'allia le 30 avril 1737 à Marie Bachelier, fille de Pierre et de Suzanne Esparon, d'où onze enfants. Son fils Jacques-Michel-Joseph lui succéda.

2.- Jacques-Michel-Joseph de Guigné, né à Saint-Denis en 1742, épousa en premier mariage, le 16 août 1769, Marie Ricquebourg, fille de Hyacinthe et d'Henriette Dumesnil d'Engente, et en second mariage, Françoise Macé. De ces deux alliances sont issus sept enfants, dont Jacques-Michel-Joseph-Hyacinthe, du premier lit, qui suit.

¹ Haudiquet de Blancourt, Nobiliaire de Picardie, 1693 ; Lefebvre de Caumartin, Recherches de la noblesse de Champagne faites sous sa direction par Ch. d'Hozier, Chalons 1673, 3 volumes grand in-folio (Bibliothèque nationale Lm2 37) ; archives de l'Aube, C. 1586, E. 817 et Hbis 7. 1466 ; archives du château de Brienne, inventaire des titres de la mouvance du comté ; archives d'Indre-et-Loire, G. 74 ; archives de Maine-et-Loire, G. 2549 ; Bibliothèque nationale, manuscrits, f. fr. 32.444 ; jugement déclaratif et reconnaissant de la famille de Guigné en Champagne, du 26 juin 1912, enregistré à Niort le 2 juillet suivant.

3.- Jacques-Joseph-Michel-Hyacinthe de Guigné, né à Saint-Paul le 7 mai 1770, s'allia au dit lieu, le 7 juillet 1789, à Anne-Maire-Marguerite Baillif, fille de Michel et de Marguerite Boucher, qui lui donna quatorze enfants, dont Joseph-Jacques-Michel qui suit.

Trois de ses filles, Rose, Cerise et Blanche, épousèrent : la première, Me Théodore Ruyné de Saint-George, avocat à Saint-Denis ; la seconde, Marc-Antoine-Jules Dejean de la Bâtie, délégué de l'île Bourbon sous le règne de Louis-Philippe ; et la troisième, Auguste Ruyné de Saint George, frère aîné de Théodore.

4.- Joseph-Jacques-Michel de Guigné, né à Saint-Paul, le 16 avril 1790, vice-président du Conseil colonial de Bourbon, propriétaire sucrier à Beaufonds, commune de Saint-Benoît, s'unit en premières noces, en 1809, à Marie-Françoise Isnard, et en seconde noces, en 1829, à Anaïs Le Bel. Il eut de ces deux alliances huit enfants. Son fils aîné, Jacques-Michel-Joseph-Mathurin, lui succéda.

5.- Jacques-Michel-Joseph-Mathurin de Guigné, né à Saint-Leu en octobre 1809, conseiller à la Cour d'appel de Pondichéry, épousa à Saint-Denis, le 5 janvier 1839, Isabelle Abadie. Après la mort de son mari, survenue à Pondichéry, Madame de Guigné entra en religion chez les Réparatrices à Tritchinopoly près de Madras, puis coopéra à la fondation de l'ordre des Franciscaines missionnaires de Marie, et mourut à Saint-Brieuc, en 1890, supérieure de cet ordre.

Sept enfants sont nés de leur mariage :

Anne, morte en 1870, mère Saint François Régis des religieuses de Marie Réparatrice ;

Joséphine, morte en 1916, mère Sainte Véronique des Franciscaines missionnaires de Marie ;

Paul, comte romain par lettres pontificales du 3 juin 1888, allié le 6 novembre 1867 à Marie-Anne-Thérèse-Julie Lagourgue : leur petit-fils Jacques est le chef actuel de la famille de Guigné ;

Gabrielle, mariée à Pondichéry, le 19 août 1868, au baron de Floris ;

Christian, qui épousa, le 19 juillet 1879, en Californie, Marie Parrott ;

Albert, marié en 1875 à Marie Brasier de Thuy ;

Georges, qui s'allia en 1888 à Emmeline de Plagino.

Extrait de : "Les premiers colons de l'île Bourbon, par Alfred Rosset, Editions du Cerf Volant, 2ème édition, Paris 1967

Joseph de Guigné est un des deux ou trois colons dont les bonnes manières ont impressionné Antoine Boucher qui les qualifie de "Sieurs". Sa femme est une fille du troisième mariage de Françoise Chatelain.

"Le Sieur Joseph de Guigné est de Saumur ; il est de l'âge de 41 à 42 ans en 1710. Pour connaître à fond quelles sont ses facultés, et la capacité de cet homme, il faut le prendre de plus loin que de son établissement à l'île de Bourbon ; il est de nécessité de croire qu'il est né quelque chose au-dessus du commun par les belles qualités qu'il possède, et les éducations qu'il a eues ; il a étudié, et a poussé ses Etudes jusqu'au dernier point, où elles pouvaient être dans un âge consommé, quoy qu'il les quittât de fort bonne heure pour prendre le service ; il y entra dans le corps de la cavalerie où il parvint à être officier de simple cavalier qu'il était à la paix ; il quitta le service, et passa à l'Amérique où il fut chargé de la garde de plusieurs magasins de quoy ceux qui l'employaient furent si contents qu'ils le firent marchand sur un vaisseau, dont ils donnèrent le commandement à un nommé Forget, homme de peu de capacité, de sorte qu'il se trouva obligé de prendre la conduite de la route, et vinrent à Madagascar dans le dessein de traiter avec les fourbans ; mais ils y furent pris, et cet homme se trouva obligé même par la force à faire un voyage avec ces Messieurs, pour y exercer le pilotage, et principalement la chirurgie, qu'il possède à fond ; ce vaisseau après son voyage fait, toucha à l'île de Bourbon, en 1704 ; et c'est de là qu'il y resta. Il y a épousé Françoise Carré créole-blanche, laquelle à l'exemple de son mary est d'une conduite exemplaire ; il a eu de son mariage deux garçons, auxquels il y a apparence qu'il donnera une belle éducation ; Mr Le Gouverneur le fit enseigner du quartier et ensemble nous le fimes greffier ; il s'acquitta avec exactitude et attachement de ces deux emplois..."

ANNALES DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE
(copiées aux Châtelets Juin 1947)

Année 1891 "Nouvelles des Provinces" (Septembre-Octobre 1890)
(p. 366)

Saint-Joseph des Châtelets (près de St Brieuc, Côtes du Nord)

La R.M. Marie du Coeur Immaculé - Assistante Générale

A mesure que les sujets de l'Institut augmentent, les deuils par là-même, deviennent plus nombreux. Dorénavant, nous serons donc très sobres de détails sur les chères âmes qui nous quittent.

Mais nous ne pouvons nous taire devant le pieux souvenir que laisse derrière elle la douce et pieuse existence de la Révérende Mère Marie du Coeur Immaculé, Assistante Générale.

Dès son enfance, Isabelle fut un modèle de piété et de douceur. Toute petite encore, elle perdit sa mère et s'étudia à la remplacer près de ses frères et de sa soeur plus jeune qu'elle. On la nommait la sage Isabelle. A l'âge de 13 ans, elle fut éprouvée par une tentation terrible contre la foi ; âme déjà forte, elle sortit plus fidèle encore. Déjà elle demandait à Dieu de lui faire faire son Purgatoire sur la terre, afin de n'être pas retenue loin de Lui, après sa mort.

Elle était bien jeune lorsque son Père résolut de la marier. Elle obéit et épousa, à dix-sept ans à peine, Michel de Guigné. Bien qu'une grande union régnât dans ce ménage, Isabelle ne cessa d'envier le sort des âmes consacrées à Dieu.

Un oncle de son mari disait qu'elle semblait véritablement un ange auquel il ne manquait que les ailes. Epouse et Mère, elle fut vraiment la femme forte de l'Évangile et ses enfants, empruntant les paroles de l'éloquent Evêque d'Angers, Monseigneur Freppel, peuvent dire d'elle :

"Sa doctrine nous était apparue sous les traits de la piété, avec le charme de la tendresse, dans cet inimitable composé de grâce et de force, de dévouement et de bonté, d'innocence et d'amour, qu'on appelle une Mère chrétienne".

Dieu et le devoir furent toujours les mobiles de ses actions.

A trente ans, entourée d'une couronne de sept enfants, elle leur consacra ainsi qu'à son mari, toute une vie dont le monde n'eut jamais une parcelle. Ceux qui l'approchaient, trouvaient en elle une vivante représentation de la Paix. Son confesseur, jésuite distingué, disait à une de ses filles : "Votre mère est une sainte à canoniser ; toutefois, ne lui dites pas !" La même disait qu'elle était incapable de commettre volontairement la plus petite faute.

Sans la faire dévier de la ligne de son devoir, ses aspirations à la vie religieuse ne la quittaient pas, et souvent elle proposait à son mari de se faire Prêtre, afin qu'elle pût se retirer dans un cloître. Tout en souriant doucement, il répondait qu'il n'avait pas le courage de se séparer d'elle.

Lors de la bataille de Castelfidardo, Monsieur de Guigné, solide chrétien à la foi antique, et au dévouement sans borne au Saint-Siège, offrait à Dieu pour l'Eglise, sa fortune, sa vie, ses enfants. "Quant à ma femme, ajoutait-il, vous savez, mon Dieu, que je n'ai pas le courage de vous la donner".

Il commença par donner à Dieu son fils aîné qui s'engagea à 16 ans dans l'héroïque légion des Zouaves Pontificaux. Plus tard, deux de ses filles se firent religieuses. Dieu lui prit aussi cette fortune que le généreux chrétien lui avait offerte.

Monsieur de Guigné demande alors à rentrer dans la magistrature qu'il avait quittée depuis vingt ans et il est nommé Conseiller à la Cour d'Appel de Pondichéry.

C'est ainsi que le Seigneur au milieu de l'épreuve même, récompensait la générosité des pieux parents, ils rencontrèrent leur fille et la Révérende Mère Générale qui reporta sur eux une large part de l'affection qu'elle a toujours eue pour une des Anciennes Mères, bien connue dans l'Inde, la Révérende Mère Marie de Sainte Véronique qui a été tant d'années Provinciale dans l'Institut.

Trois ans plus tard, une maladie endémique frappait Michel de Guigné et l'emportait au moment même où ses fils, dont l'aîné n'avait pas vingt-huit ans, venaient de commencer à reconstruire très brillamment leur patrimoine, à force de résolution et de courage.

Une mort calme et digne fut le couronnement de la vie de ce grand chrétien qui voulut partager avec sa femme, en la Fête du Carmel, la Sainte Hostie de sa dernière communion et de son dernier soupir. Prévoyant qu'il quitterait bientôt sa chère Isabelle, il la légua à Mère Marie de la Passion, lui faisant promettre qu'après sa mort, elle la recevrait dans sa famille.

Quelques jours après, Madame de Guigné allait rejoindre sa fille au couvent et prenait le nom de Marie du Coeur Immaculé. De même qu'elle avait été dans le monde le modèle des épouses et des mères, elle fut dans le cloître un exemple de la vie religieuse. On la vit obéir, comme la plus petite novice, à sa fille devenue sa Supérieure. Sa douceur, son humilité, son amour de la règle firent, chaque jour, notre édification. Son oubli d'elle-même était admirable. Au chapitre de l'Institut en 1885, elle vota pour le retour aux Indes de sa fille dont l'absence brisait son coeur. C'est elle qui accompagnait Notre Très Révérende Mère Générale lorsqu'elle vint fonder en Europe le noviciat de Bretagne. A son passage à Rome, Pie IX la bénit et

lui posa la main sur la tête. Mère du Coeur Immaculé vint faire ses vœux à Saint Briec. Ce fut le bon Monseigneur David qui voulut, lui-même, les recevoir.

Il y a six ans, elle fut frappée aux Châtelets d'une attaque de paralysie qui éteignit sa belle voix restée jusque là pure et fraîche comme celle d'une jeune fille. C'était une musicienne hors ligne qui savait faire passer dans l'harmonie de son orgue la piété de son âme. Tout était suave en elle et depuis sa maladie, elle paraissait une rose blanche qui, peu à peu, se penche sur sa tige. Graduellement, sa vie s'éteignait ; néanmoins elle s'en rendait compte et nous le disait souvent ; mais son coeur, lui, restait ardent et toujours plus tendre. Quand elle quitta notre maison de Rome en Juillet pour aller en Bretagne, elle avait grande hâte de revoir ses enfants comme si elle avait le pressentiment que le Bon Dieu l'appellerait bientôt à Lui. En effet, deux jours après avoir embrassé deux de ses fils et ses deux filles, dont l'une, notre Econome Générale qui se trouvait à Paris, elle arriva aux Châtelets et y fut frappée d'une nouvelle attaque de paralysie qui l'emporta rapidement.

L'annonce de sa mort répandit dans l'Institut une émotion pleine de suavité, tous les yeux se levèrent vers le ciel et chacune en voulant prier pour elle se surprit à la prier.

Deux de ses fils, avertis par dépêche, arrivèrent à temps pour aller avec leur soeur conduire dans notre pieux cimetière la Mère qui les avait tant aimés. De tous les côtés, parvint à notre Chère Mère Marie de Sainte Véronique, l'expression de la vénération profonde de tous ceux qui avaient connu notre Chère défunte.

Une de nos petites soeurs écrivait : "Ce bel épi était si mûr qu'il a penché vers la Terre et le Bon Dieu s'inclinant, l'a cueilli pour le mettre en son céleste grenier. Je la prie pour que j'obtienne sa douceur et son humilité".

Le Cardinal Desprez, Archevêque de Toulouse, écrivait le 8 août : "Je me suis empressé d'adresser à Paul, comme à l'aîné de la famille une lettre par laquelle je vous exprimais à tous la part que je prends à votre grande douleur".

"Je prie pour votre vénérée défunte ; mais elle n'a pas besoins de nos suffrages, son Ame, riche de mérites, est au ciel. Je n'oublie pas ceux qui la pleurent. Ma soeur vous envoie ses plus sympathiques condoléances. Je vous bénis, Chère enfant, et vous renouvelle l'assurance de mon paternel dévouement en Notre Seigneur Jésus-Christ".

Cardinal Desprez

Archevêque de Toulouse

